

# Les Chamites selon Gen 10,6-20 et 1 Chr 1,8-16

Édouard Lipiński (Leuven – Bruxelles)

Le relevé des „fils de Cham“, énumérés dans la Liste des Peuples après les „fils de Japhet“<sup>1</sup>, comptait à l'origine 28 noms. La structure de cette liste a été obscurcie par l'insertion d'un passage sur les Kassites et la Mésopotamie (Gen 10,8-12; 1 Chr 1,10), probablement de date plus haute<sup>2</sup>, par la mention des Philistins (Gen 10,14; 1 Chr 1,12) et de Sidon, le premier-né de Canaan (Gen 10,15; 1 Chr 1,13), ainsi que par un développement sur l'habitat des Canaanéens (Gen 10,19).

Les „Chamites“ occupent les pays du Sud, comme le suggère le nom de leur ancêtre *Hām*, dont le nom signifie probablement „chaud“; ce sont des Africains et les habitants des zones voisines d'Arabie, de Palestine et de Syro-Phénicie. Le cœur de cette région est constitué par l'Égypte qui sera souvent qualifiée de *Hām* dans le langage poétique (Ps 78,51; 105,23.27; 106,22). L'auteur attribue à Cham quatre fils (Gen 10,6; 1 Chr 1,8), dont les deux premiers, Kûsh (Gen 10,7; 1 Chr 1,9) et Mişrayim (Gen 10,13-14; 1 Chr 1,11-12), se voient chacun attribuer sept descendants. Pût n'en a point, mais Canaan en reçoit dix, de manière à arriver à un total de vingt-huit (4 x 7). Ces dix fils de Canaan se subdivisent en deux groupes: cinq peuples préisraélites de la Palestine et cinq cités syro-phéniciennes (Gen 10,15-18; 1 Chr 1,13-15).

On examinera successivement les sous-groupes du texte biblique, en accompagnant chaque nom d'éclaircissements tirés d'autres sources.

1. Fils de Cham: „Fils de Cham: Kûsh, Mişrayim, Pût, Canaan“ (Gen 10,6; 1 Chr 1,8).

1.1 Kûsh – L'hébreu *Kûš*, tout comme l'akkadien *Kûšu/Kûsi*, transcrit le nom égyptien *K(š)š* de la Basse-Nubie, dont les villes principales étaient Kerma et Napata, dans la moitié septentrionale de l'actuel Soudan<sup>3</sup>. Les princes égyptisés de Napata (Gebel Barkal) occupèrent au cours de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle la plus grande partie de l'Égypte et fondèrent la XXV<sup>e</sup> dynastie, dite „éthiopienne“ (c. 715-656 av. J.-C.), qui dut affronter les visées assyriennes sur le pays et appuya le royaume de Juda et les cités phéniciennes contre les rois d'Assyrie, Sennachérib,

<sup>1</sup> E. Lipiński, „Les Japhétites selon Gen 10,2-4 et 1 Chr 1,5-7“, ZAH 3, 1990, p. 40-53. Voir aussi Yu. B. Tsirkin, „Japheth's Progeny and the Phoenicians“, E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the Bible* (Orientalia Lovaniensia Analecta 44), Leuven 1991, p. 117-134.

<sup>2</sup> E. Lipiński, „Nimrud et Aššur“, RB 73, 1966, p. 77-93.

<sup>3</sup> K. Zibelius, *Afrikanische Orts- und Völkernamen in hieroglyphischen und hieratischen Texten* (BTAVO B/1), Wiesbaden 1972, p. 165-169. Pour les aspects historiques, on peut se référer à LexÄg III, col. 888-901; IV, col. 526-532; RLA VI, p. 374-375. Voir également K.A. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt* (1100-650 B.C.), Warminster 1973, 1986<sup>2</sup>; J.D. Clark – J.D. Fage (éd.), *The Cambridge History of Africa*, Cambridge 1978-82; G. Mokhtar (éd.), *General History of Africa II*, Paris-London-Berkeley 1981, p. 226-340.

Asarhaddon et Assurbanipal. Si Jérusalem parvint à tenir tête à Sennachérib en 701 av. J.-C.<sup>4</sup>, les rois de Juda durent par la suite reconnaître l'hégémonie assyrienne, tout comme le fit Baal I<sup>er</sup>, roi de Tyr<sup>5</sup>. Asarhaddon parvint à occuper Memphis en 671 et la guerre reprit sous Assurbanipal qui obligea ses vassaux syro-palestiniens à participer à la campagne „sur mer et sur terre“ contre les pharaons kûshites<sup>6</sup>. Il occupa Memphis et Thèbes, forçant Taharqa (690-664 av. J.-C.) à se retirer en Nubie.

Le règne de la dynastie kûshite, connue comme telle à Jérusalem (2 Rois 19,9; Is 37,9), est à l'origine de l'assimilation de l'Égypte à Kûsh en Am 9,7, puis Soph 2,12 et 3,10, où „les fleuves de Kûsh“ sont une appellation poétique du delta du Nil (cf. Is. 18,1). Kûsh est du reste associée souvent à l'Égypte et les auteurs bibliques semblent parfois se servir des deux noms comme de termes synonymes<sup>7</sup>, bien que la situation géographique de la Nubie fût alors connue (Éz 29,10). La mention de Kûsh en tête des „fils de Cham“ implique une prépondérance des Kûshites et indique que la liste n'est pas antérieure au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Le nom propre de *Kûšī(y)/Kûšay(a)*, „Nubien“, était utilisé chez les Sémites de l'Ouest à l'époque de la dynastie „éthiopienne“ en Égypte, voire dès la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En effet, un certain *Ku-si-i*, probablement un Phénicien, est nommé dans un document de Kalḫu qui doit remonter à cette époque, mais dont la date est perdue<sup>8</sup>. Les autres attestations du même anthroponyme à Kalḫu sont incertaines<sup>9</sup>, mais *Kûšī* est le patronyme du prophète Sophonie (Soph 1,1), qui n'était certainement pas un Kûshite. De même, le recensement du district de Qipān, qui appartenait à la province assyrienne de Harran, signale un certain *Ku-sa-a-a*, fils de *Si-i<sup>2</sup>-a-qa-ba* et frère de *Še-er-ma-na-ni*<sup>10</sup>. Comme son père et son frère portent des noms indiscutablement araméens, on ne peut pas le considérer comme un Égyptien ou un Nubien. Plusieurs documents de Ninive, qui datent du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., nomment des gens qui portent le nom de *Kûšay(a)*: un témoin

<sup>4</sup> ANET, p. 287-288; J. Briend - M.-J. Seux, Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël, Paris 1977, p. 118-122; F.J. Gonçalves, L'expédition de Sennachérib en Palestine dans la littérature hébraïque ancienne, Louvain-la-Neuve 1986.

<sup>5</sup> ANET, p. 290; J. Briend - M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 129-131.

<sup>6</sup> ANET, p. 294-297; J. Briend - M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 131-132.

<sup>7</sup> Is 11,11; 20,3-5; 43,3; 45,14; Éz 30,4-9; Nah 3,9; Ps 68,32.

<sup>8</sup> ND 6219, publié par J.V. Kinnier Wilson, The Nimrud Wine Lists (Cuneiform Texts from Nimrud I), London 1972, n° 6, ligne 21, p. 134 et pl. 14; cf. p. 93.

<sup>9</sup> ND 10038, publié par St. Dalley - J.N. Postgate, The Tablets from Fort Shalmaneser (Cuneiform Texts from Nimrud III), London 1984, n° 120, ligne 2', p. 237 et pl. 38, et ND 10051, édité par J.V. Kinnier Wilson, op.cit. (n. 8), n° 19, ligne 24/25, p. 147 et pl. 33. Sur ces deux tablettes, on pourrait tout aussi bien restituer *[Si]-si-i* ou *[Na]-si-i*, par exemple.

<sup>10</sup> K 2017, publié d'abord par C.H.W. Johns, An Assyrian Doomsday Book or Liber Censualis of the District round Harran, in the Seventh Century B.C. (Assyriologische Bibliothek XVII), Leipzig 1901, n° 1. Voir à présent F.M. Fales, Censimenti e catasti di epoca neo-assira (Centro per le antichità e la storia dell'arte del Vicino Oriente. Studi economici e tecnologici 2), Roma 1973, n° 1, col. II, 38-45, p. 19.

*Ku-sa-a-a*<sup>11</sup>, un conducteur de char *Ku-sa-a-a*<sup>12</sup>, un cocher *Ku-sa-a-a*<sup>13</sup>. Deux témoins, appelés *Ku-sa-ia-a*, apparaissent dans des contrats de Kannu<sup>2</sup>, en Assyrie orientale<sup>14</sup>. Ces documents datent des dernières décades de l'Empire néo-assyrien et reflètent un milieu fort aramaisé. Le š ouest-sémitique est représenté dans tous ces noms par le signe cunéiforme *sa*, comme c'est la règle générale en néo-assyrien<sup>15</sup>. Le fait qu'un de ces *Ku-sa-a-a* soit un conducteur de char, un entraîneur de chevaux, un écuyer ou un palefrenier, LÚ.(GIŠ).GIGIR<sup>16</sup>, et un autre, un cocher, *mukīl appāti*, suggère d'y voir un surnom ethnique qui pouvait comporter une allusion à la région d'où provenaient les chevaux dits *kurKu-sa-a-a*, très appréciés en Assyrie au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>17</sup>, tout comme l'était le harnais *ša kurKu-u-si*, „de Kûš“, mentionné dans une lettre<sup>18</sup>. Il s'agit de chevaux „nubiens“ ou de race nubienne, importés d'Égypte, comme en Israël au temps de Salomon, selon 1 Rois 10,28-29. Sargon II n'hésitait pas d'écrire vers 716 que le roi d'Égypte, probablement Osorkon IV<sup>19</sup>, lui avait apporté en présent „douze grands chevaux d'Égypte

<sup>11</sup> K 179, publié dans ADD 2 = J. Kohler – A. Ungnad, *Assyrische Rechtsurkunden*, Leipzig 1913, n° 286 = Th. Kwasman, *Neo-Assyrian Legal Documents in the Kouyunjik Collection of the British Museum* (Studia Pohl : Series Maior 14), Roma 1988, n° 398, ligne 12.

<sup>12</sup> K 309a, publié dans ADD 207 = J. Kohler – A. Ungnad, op.cit. (n. 11), n° 509 = Th. Kwasman, op.cit. (n. 11), n° 136, ligne 29.

<sup>13</sup> K 8103+, publié dans ADD 815, rev., col. II, 9. Cf. K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, Helsingfors 1914, p. 119a. En revanche, la lecture *Ku-sa-a-a* dans ADD 429,15 a été corrigée en *Ku-sa-ni* par Th. Kwasman – S. Parpola, *Legal Transactions of the Royal Court of Nineveh, Part I: Tiglath-Pileser III through Esarhaddon* (State Archives of Assyria VI), Helsinki 1991, n° 334, ligne 15.

<sup>14</sup> VAT 5389 et VAT 5388 publiés dans VAS I, Leipzig 1907, n° 86 et 89, et P 350, publié par F.E. Peiser, „Ein neuer assyrischer Kontrakt“, *OLZ* 8, 1905, 130-134. Ces textes sont transcrits dans J. Kohler – A. Ungnad, op.cit. (n. 11), n° 179, ligne 27; n° 180, lignes 29 et 33; n° 181, lignes 27 et 33, également dans S. Schiffer, *Keilinschriftliche Spuren der in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts von den Assyriern nach Mesopotamien deportierter Samarier* (10 Stämme) (Beih. z. *OLZ* 1), Berlin 1907, p. 3-4 et 11-12. Pour une localisation approximative de Kannu<sup>2</sup>, cf. E. Lipiński, „Apladad“, *Or NS* 45, 1976, p. 53-74, en particulier p. 57-63.

<sup>15</sup> Cf., par exemple, E. Lipiński, „La correspondance des sibilantes dans les textes araméens et les textes cunéiformes néo-assyriens“, P. Fronzaroli (éd.), *Atti del Secondo Congresso Internazionale di Linguistica Camito-Semita* (Quaderni di Semitistica 5), Firenze 1978, p. 201-210.

<sup>16</sup> Deux interprétations de ce logogramme s'affrontent: J.V. Kinnier Wilson, op.cit. (n. 8), p. 50, et CAD, s.v. *mugirru*, lisent *ša mugirri*, „cocher“; S. Parpola, rec. dans *JSS* 21, 1976, p. 172, et *OLZ* 74, 1979, col. 35, et Th. Kwasman – S. Parpola, op.cit. (n. 13), p. 309, lisent en revanche *sūsānu*, dont la traduction oscille entre „écuyer“ et „cocher“.

<sup>17</sup> J.N. Postgate, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire* (Studia Pohl : Series maior 3), Rome 1974, p. 11; S. Parpola, *Letters from Assyrian Scholars to the Kings Esarhaddon and Assurbanipal II* (AOAT 5/II), Kevelaer-Neukirchen-Vluyn 1983, p. 33-34. Il convient donc d'écarter la définition „susianisches Pferd“ d'A. Salonen, *Hippologica Accadica*, Helsinki 1955, p. 36, et de supprimer l'article *Kūsi* de W. Röllig dans *RLA* V, p. 375b.

<sup>18</sup> K 527, publié dans *ABL* 32. Voir à présent S. Parpola, op.cit. (n. 17) I (AOAT 5/I), Kevelaer-Neukirchen-Vluyn 1970, n° 29.

<sup>19</sup> K.A. Kitchen, op.cit.<sup>2</sup> (n. 3), p. 376.

auxquels il n'y a pas de pareil dans (mon) pays<sup>20</sup>. Cet emploi hippologique de <sup>kur</sup>*Ku-sa-a-a* explique peut-être pourquoi deux hommes, porteurs de noms biens assyriens, sont qualifiés de LÚ.SAG (<sup>kur</sup>)*Ku-sa-a-a*<sup>21</sup>. On notera toutefois la présence de Nubiens (<sup>kur</sup>*Ku-sa-a-e*) à Kalḫu<sup>22</sup>, probablement en 732 av. J.-C.<sup>23</sup>, sinon avant cette date.

Les graffiti phéniciens d'Abu Simbel, gravés au retour de la campagne nubienne des généraux de Psammétique II, en 591, mentionnent un certain *Kšy*<sup>24</sup>, qui était certainement un Phénicien capable d'écrire dans sa langue maternelle. C'était peut-être un mercenaire de l'armée de Psammétique II, mais son nom, qui ne résulte évidemment pas de l'expédition à laquelle il a pris part, et son habileté à écrire le phénicien suggèrent plutôt d'y voir un marchand surnommé *Kšy* parce qu'il trafiquait avec la Nubie<sup>25</sup>. Des objets de facture phénicienne sont effectivement venus au jour dans la nécropole kûshite de Ṣanam, face à Napata, qui fut en usage de c. 750 à 550 av. J.-C.<sup>26</sup>.

Le nom propre *Kšy* était encore utilisé à l'époque des Perses Achéménides. Ainsi, les papyrus araméens d'Éléphantine mentionnent un *Kūšī bar ʿAzzûr* et un *Pesow bar Kūšay*<sup>27</sup>. Les inscriptions élamites de Persépolis attestent la forme phénicienne ou perse *Ku-ši-ia* et la forme araméenne *Ku-ša-a-ia* du même anthroponyme<sup>28</sup>. Darius I prétendait du reste que son hégémonie s'étendait sur le pays de Kûsh<sup>29</sup>, ce que suggère aussi Esth 1,1; 8,9 et que pourraient confirmer des bas-reliefs de Persépolis qui représentent des négroïdes apportant des présents au Grand Roi<sup>30</sup>. Les Lybiens et les Kûshites sont encore mis en rapport avec l'Égypte dans Dan 11,43.

Le nom du pays de Kûsh était donc bien connu dans le milieu biblique du VIII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le nom de Kûshite était alors largement employé chez les Sémites de l'Ouest comme nom propre ou surnom, soit que l'individu ainsi appelé

<sup>20</sup> E. Weidner, „Šilkan(ḫe)ni, König von Mušri, ein Zeitgenosse Sargons II.“, AfO 14, 1941-44, p. 40-53 (Voir p. 43-44, col. B, 5-11); cf. ANET, p. 286b; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 111-112. Voir aussi ND 2765, publié d'abord par H.W.F. Saggs, „The Nimrud Letters, 1952 - Part II“, Iraq 17, 1955, p. 126-160 (voir p. 134-135); cf. à présent S. Parpola, The Correspondence of Sargon II, Part I: Letters from Assyria and the West (State Archive of Assyria I), Helsinki 1987, n° 110, en particulier rev. 10-11.

<sup>21</sup> K 1577 publié dans ADD 1076,I,2 et II,4. Voir aussi K 1944a, dans ADD 1135,2.

<sup>22</sup> ND 10048, publié par J.V. Kinnier Wilson, op.cit. (n. 8), n° 9, rev. 21', p. 138 et pl. 20.

<sup>23</sup> St. Dalley – J.N. Postgate, op.cit. (n. 9), p. 22.

<sup>24</sup> CIS I, 112 c<sup>1</sup>, c<sup>2</sup>; M. Lidzbarski, Kanaanäische Inschriften, Gießen 1907, n° 43; J. Friedrich, „Kleinigkeiten zum Phönizischen, Punischen und Numidischen. 2. Ein kurzer phönizischer Graffito aus Abu Simbel“, ZDMG 114, 1963, p. 226-227.

<sup>25</sup> On peut noter qu'une pierre précieuse, appelée *piḏāh*, peut-être du topaze, était importée de Kûsh selon Job 28,19.

<sup>26</sup> F.L. Griffith, „Oxford Excavations in Nubia“, Annals of Archaeology and Anthropology (Liverpool) 10, 1923, p. 73-76 et 110-114.

<sup>27</sup> A. Cowley, Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C., Oxford 1923, nos 23,8 et 53,4. Dans le second texte, le *k* de *Kšy* n'est pas certain.

<sup>28</sup> R.T. Hallock, Persepolis Fortification Tablets (OIP 92), Chicago 1969, p. 718b.

<sup>29</sup> Akkadien <sup>kur</sup>*Ku-ū-šu*: VAB III, p. 89, ligne 19. Vieux-perse *Kūša-*, *Kūšiya-*: R.G. Kent, Old Persian Grammar, Texts, Lexicon, New Haven 1952<sup>2</sup>, p. 180b. Cf. G. Posener, La première domination perse en Égypte, Le Caire 1936, p. 186.

<sup>30</sup> G. Walser, Die Völkerschaften auf den Reliefs von Persepolis, Berlin 1966, p. 100-102.

eût des traits négroïdes, soit qu'il eût participé à une expédition au pays de Kûsh ou eût trafiqué avec cette région, soit qu'il eût quelque rapport avec l'élevage et le dressage des chevaux de race nubienne. Par contre, les mentions des Kûshites à une époque plus haute sont probablement anachroniques. Ainsi, si le messager qui annonça à David la mort d'Absalom porte le nom de „Kûshite“<sup>31</sup>, c'est que le récit n'est probablement pas antérieur au VIII<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand des Kûshites étaient au service du palais de Jérusalem (Jér 38,7-13; 39,16-18) et quand on savait d'expérience qu'ils étaient noirs (Jér 13,23). Le choix d'un messager noir s'explique sans doute par le désir d'en faire un porteur de mauvaise nouvelle, bien que la présence d'un Kûshite soit alors un anachronisme. C'est aussi d'un anachronisme que se rend coupable le Chroniste quand il fait venir Sheshonq avec une armée non seulement de Libyens, mais aussi de Kûshites et de Sukkiens (2 Chr 12,3), et quand il évoque une invasion de Zérah le Kûshite au temps du roi Asa (2 Chr 14,8-14; 16,8) ou considère les Arabes comme des voisins des Kûshites (2 Chr 21,16).

La situation se présente d'une manière différente dans Gen 10,8 et 1 Chr 1,10 où Kûš désigne les Kassites qui sont normalement appelés *Kaššû* dans les textes cunéiformes<sup>32</sup>; toutefois, la forme grecque Κοσσαῖοι<sup>33</sup> atteste une prononciation \**Košš-* dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., qui pouvait être à l'origine d'une orthographe sémitique *Kwš* favorisant la confusion des Kassites avec les Kûshites. Le texte actuel de la Liste des Peuples reflète cette confusion, à laquelle les Septante donnent leur aval en y transcrivant *Kwš* d'une manière uniforme par Χους. Ailleurs, les Septante traduisent *Kûš* et *Kûšî* par „Éthiopie“ et „Éthiopien“, selon l'acception que ces termes avaient dans l'Antiquité.

1.2 *Miṣrayim* – l'hébreu *Miṣrayim*, tout comme l'akkadien *Miṣir/Muṣur*, désigne l'Égypte<sup>34</sup>. La forme hébraïque et araméenne (*Miṣrayin*) ne s'explique pas par un emploi du duel qui se rapporterait à la Haute-Égypte et à la Basse-Égypte, pas plus que *Nah<sup>a</sup>rayim* ne se réfère pas au Pays des Deux Fleuves. La désinence *-ayim/ayin* est en l'occurrence une terminaison de noms de lieux, tout comme dans <sup>2</sup>*Eṣrayim*, *Dotayin*, *Ḥorōnayim*, *S<sup>e</sup>ṣarwayim* ou *Yirūšālayim*. Le nom sémitique de l'Égypte doit provenir du cananéen *miṣru*<sup>35</sup> et avoir la même acception que l'akkadien *miṣru*, „territoire“, c'est-à-dire une étendue délimitée de terre dépendant d'une autorité, d'une juridiction, par opposition aux terres libres et aux friches, ouvertes aux nomades. Le nom poétique *Māšōr* de l'Égypte, attesté en 2 Rois 19,24; Is 19,6; 37,25; Mich 7,12, provient vraisemblablement de la variante akkadienne *Muṣur* du toponyme.

<sup>31</sup> 2 Sam 18,21-23.31-32; cf. Ps 7,1, où les versions ont „Kûshite“.

<sup>32</sup> J.A. Brinkman, „Kassiten“, RLA V, Berlin-New York 1976-80, p. 464-473.

<sup>33</sup> Cf. F.H. Weissbach, „Κοσσαῖοι“, PW XI/2, Stuttgart 1922, col. 1499-1503.

<sup>34</sup> Il n'y a pas lieu de retenir l'existence d'un autre pays de ce nom aux abords du Taurus. On trouvera une synthèse de ce problème dans A. Lemaire – J.-M. Durand, *Les inscriptions araméennes de Sîrê et l'Assyrie de Shamshi-ilu*, Genève-Paris 1984, p. 85-88. On notera toutefois que *Masuwari* était le nom néo-hittite de Til-Barsip: J.D. Hawkins, „The Hittite Name of Til Barsip“, AnSt 33, 1983, p. 131-136; J. Singer, „A New Stele of Hamiyatas, King of Masuwari“, Tel Aviv 15-16, 1988-89, p. 184-192.

<sup>35</sup> Le terme ugaritique *mšr* est employé en ce sens dans KTU 1.3,V,8.

1.3 Pût – Le nom de *Pût* est encore attesté dans Jér 46,9; Éz 27,10; 30,5; 38,5; Nah 3,9, et il apparaît en akkadien (*Pu-ú-ta*) et en vieux-perse (*Pūtaya-*) vers 500 av. J.-C.<sup>36</sup>. C'est le nom d'une tribu libyenne de Cyrénaïque qui servit à désigner cette région depuis la XXII<sup>e</sup> dynastie égyptienne (c. 950-750 av. J.-C.), qui en était originaire<sup>37</sup>. Les Septante traduisent donc correctement *Pût* par Λίβυες (Jér 26,9; Éz 27,10; 30,5; 38,5; Nah 3,9), sauf dans la Liste des Peuples où ils se contentent de la transcription Φουδ (Gen 10,6; 1 Chr 1,8). Les auteurs bibliques associent Pût à Kùsh et à l'Égypte (Nah 3,9), ou bien aux Kùshites et aux Lybiens (Jér 46,9; Éz 30,5), voire à la Perse et à la Lydie (Éz 27,10) ou à la Perse et à Kùsh (Éz 38,5). Ils le connaissent comme un pays de guerriers (Nah 3,9; Jér 46,9). C'est seulement chez des exégètes modernes que l'on rencontre la confusion de Pût avec le „Punt“ (*Pwnt*) des textes égyptiens<sup>38</sup>, pays localisé dans les parages de l'Érythrée. Le terme géographique de Pût pouvait être connu en Israël et Juda dès le temps de Sheshonq I<sup>er</sup>, qui appartenait à la dynastie „libyenne“, mais son association fréquente à Kùsh invite à y voir un ethnique qui n'est pas entré dans l'usage avant la fin du VIII<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

1.4 Canaan – Le nom de Canaan, attesté probablement dès la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire<sup>39</sup>, se rattache apparemment à une racine *kn<sup>c</sup>*, dont le sens est inconnu<sup>40</sup>. Dès le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce nom désignait en fait la Phénicie, comme l'indiquent son emploi dans Is 23,11<sup>41</sup> et l'usage biblique de l'ethnique „Canaanéens“ dans l'acception „marchands phéniciens“<sup>42</sup>. Plus tard, les Septante traduiront „Canaan“ et „Canaanéen“ par Φοινίκη (Ex 16,35; Jos 5,1), la „Canaanéenne“ deviendra Φοίνισσα (Ex 6,15) et „Sidon“ elle-même sera rendue en grec par Φοινίκη (Is 23,2).

<sup>36</sup> VAB III, p. 89, ligne 18; R.G. Kent, op.cit. (n. 29), p. 197b. Cf. G. Posener, op.cit. (n. 29), p. 186-187.

<sup>37</sup> K. Zibelius, op.cit. (n. 3), p. 113-114, LexAg III, col. 1015-1033; H. Goedicke, „Ein geographisches Unicum“, ZAS 88, 1963, p. 83-97; E. Graefe, „Der libysche Stammesname *P(j)d(j)/pjt* im spätzeitlichen Onomastikon“, Enchoria 5, 1975, p. 13-17. Voir aussi G. Walser, op.cit. (n. 30), p. 99-100.

<sup>38</sup> Ce point de vue fut défendu par W.M. Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, Leipzig 1893, p. 114ss., et se retrouve jusque dans les commentaires de J. De Fraine, *Genesis (BOT I/1)*, Roermond-Maaseik 1963, p. 104, ou de J. Bright, *Jeremiah (AB 21)*, Garden City 1965, p. 306, pour ne citer que deux exemples. Pour le Punt voir K. Zibelius, op.cit. (n. 3), p. 114-117.

<sup>39</sup> Le théonyme <sup>d</sup>BE *Kà-na-na-um/im*, attesté souvent à Ebla, a été interprété dans le sens de „Seigneur de Canaan“: G. Pettinato – H. Waetzoldt, „Dagān in Ebla und Mesopotamien nach den Texten aus dem 3. Jahrtausend“, Or NS 54, 1985, p. 234-256, en particulier p. 238 et 242.

<sup>40</sup> F.-M. Abel, *Géographie de la Palestine I*, Paris 1933, p. 254; M. Weippert, „Kanaan“, RLA V, Berlin-New York 1976-80, p. 352-355 (voir p. 352).

<sup>41</sup> Nous rattachons le poème original d'Is 23 à la chute de Sidon en 677 av. J.-C.: E. Lipiński, „The Elegy on the Fall of Sidon in Isaiah 23“, H.L. Ginsberg Volume (EI XIV), Jerusalem 1978, p. 79\*-88\*.

<sup>42</sup> Éz 16,29; 17,4; Soph. 1,11; Zach 14,21; Job 40,30; Prov 31,24.

Beyrouth portera le nom de Laodicée en Canaan<sup>43</sup> et, selon Philon de Byblos, Canaan (Χνᾶ) changea son nom en Φοίνικος<sup>44</sup>.

La Liste des Peuples reflète déjà la même acception du nom „Canaan“. C'est la raison pour laquelle elle ne nomme aucune cité de la Phénicie méridionale ou proprement dite, à l'exception de Sidon dont le nom a été ajouté en Gen 10,15; 1 Chr 1,13 en fonction de sa mention en Gen 10,19, passage selon lequel le territoire des Cananéens englobait toute la Palestine.

2. Fils de Kûsh: „Fils de Kûsh: Séba, Hawila, Sabta, Ra<sup>c</sup>ma, Sabteka. Fils de Ra<sup>c</sup>ma: Shéba, Dedân“ (Gen 10,7; 1 Chr 1,9).

2.1 Séba – L'hébreu *S<sup>c</sup>bā<sup>ʔ</sup>* (LXX Σαβα) apparaît encore avec Shéba au Ps 72,10 et, avec Mişrayim et Kûsh, dans Is 43,3 et 45,14. Les gens de Séba se distinguaient par leur „haute taille“ (Is 45,14), ce qui invite à les identifier aux Soudanais. Le midrash sur l'épouse kûshite de Moïse (Nomb 12,1), rapporté par Flavius Josèphe (Ant.Jud. II,10), identifie Saba/Séba, la capitale des Éthiopiens, avec Méroë, dont la description évoque plutôt toute la région, dite „île de Méroë“, entre l'Atbara et le Nil Bleu ou Asta-Soba (Ἀστωσαβας, *Astosapes*)<sup>45</sup>. Cependant, Pline l'Ancien mentionne à dix-sept jours en amont de Méroë une ville appelée *Sape* par Bion<sup>46</sup> et Ptolémée IV,7,10 signale des Σαπαῖοι au sud de Méroë. Ces indications nous amènent dans la région du confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, où se trouve l'antique Soba, située sur la rive droite du Nil Bleu, à environ 20 km en amont de son confluent avec le Nil Blanc, c'est-à-dire du site moderne de Khartoum.

Les informations des auteurs antiques se rattachent à une longue tradition de l'ethnographie grecque dont le plus ancien témoignage se lit chez Hérodote II,30-31, selon lequel la garnison d'Éléphantine avait déserté en Éthiopie au temps de Psammétique I<sup>er</sup> (664-610 av. J.-C.) et avait été installée par le roi des Éthiopiens à quatre mois de navigation d'Éléphantine, au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu. Cet épisode est connu aussi de Strabon, de Diodore et de Pomponius Méla<sup>47</sup>. Strabon XVI,4,8 semble avoir été induit en erreur par l'existence d'un port de Saba sur la Mer Rouge et d'une ville ou d'une région de Saba en Nubie méridionale. Il pense en effet que les transfuges d'Éléphantine habitaient aussi une région nommée Τηγεσσίς, c'est-à-dire *T3-Nhsy*, „Nubie“, située à l'intérieur des terres à partir du port de Saba. En réalité, il doit s'agir de la même région de Saba, au sud de Méroë. Il n'y a pas lieu, croyons-nous, de mettre en doute la connaissance que l'auteur de la Liste des Peuples pouvait avoir de cette région de la Nubie méridionale. Il considère *S<sup>c</sup>bā<sup>ʔ</sup>* comme un fils de Kûsh et l'épisode des transfuges se situe dans la

<sup>43</sup> G.F. Hill, *Phoenicia. A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, London 1910, p. 80-81; P. Bordreuil – N. Tabet, *Syria* 62, 1985, p. 180-181; 63, 1986, p. 421, 423-424.

<sup>44</sup> Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique* I,10,39.

<sup>45</sup> Strabon, *Géographie* XVII,1,2; Pline, *Histoire naturelle* V,53. Selon W. Huss, „Die Quellen des Nils“, *CdÉ* 65, 1990, p. 334-343, les informateurs de Strabon n'auraient pas compris qu'il s'agissait du Sobat, au Soudan méridional.

<sup>46</sup> Pline, *Histoire naturelle* VI,191.

<sup>47</sup> Strabon, *Géographie* XVI,4,8; XVII,1,2; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I,67; Pomponius Méla, *Chorographie* III,85.

seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., époque dont date la plupart des informations de notre auteur.

La ville de Soba fut à l'époque de l'Antiquité tardive la capitale du royaume nubien d'Alwa qui se convertit au christianisme monophysite vers 580<sup>48</sup>. C'est un site très étendu, mais les investigations archéologiques menées en 1950-52 sur les deux plus grands tells de Soba n'ont mis au jour que des constructions de brique crue, dépourvues de caractère monumental<sup>49</sup>. Il faut donc attendre d'autres fouilles systématiques qui permettraient de mettre au clair le passé de cette ville dont le nom est encore mentionné au X<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. par Ibn Selim el-Aswāni dans sa description de la Nubie conservée partiellement dans l'*al-Ḥiṭaṭ* d'al-Maqrīzī<sup>50</sup>. Le site devait déjà être important à l'époque du royaume de Méroë, comme le suggère la découverte d'un lion en pierre sculptée de style méroïtique<sup>51</sup>. Quant au port de Saba sur la Mer Rouge, il n'est attesté qu'à l'époque des Lagides et se trouvait peut-être dans les environs d'Assab, en Érythrée, si cette ville a conservé le toponyme antique<sup>52</sup>. Il n'est cependant pas possible d'exclure absolument l'identification de *S<sup>c</sup>bā*<sup>3</sup> avec cette Saba, solution que A. Dillmann avait préférée autrefois<sup>53</sup>.

2.2 Hawila – La localisation de *H<sup>a</sup>wīlāh*, que les Septante appellent généralement Ευλατ, peut s'établir en fonction de quatre données.

2.2.1 L'expression „de Hawila au Mur qui est à l'est de l'Égypte“, utilisée à propos d'Ismaël (Gen 25,18) et d'Amaleq (1 Sam 15,7), indique que Hawila est une région relativement proche de la Mer Rouge. On peut penser au „Mur du Prince“ que Amménémès I<sup>er</sup> (1991-1962 av. J.-C.) avait érigé à l'entrée du Wādī Ṭumilāt pour repousser les Asiatiques<sup>54</sup> et qui est probablement à l'origine de la tradition, attestée encore à l'époque musulmane, selon laquelle un pharaon aurait construit une muraille ininterrompue depuis Péluse jusqu'à Héliopolis<sup>55</sup>. Le dicton se rapporterait alors à cette tradition.

2.2.2 La mention de Hawila parmi les descendants de Kūsh, c'est-à-dire de la Nubie (Gen 10,7; 1 Chr 1,9), laisse entendre que cette contrée se trouve nettement au sud

<sup>48</sup> W.Y. Adams, *Nubia: Corridor to Africa*, London 1977, p. 433-507.

<sup>49</sup> P.L. Shinnie, *Excavations at Soba (Sudan Antiquities Service Occasional Papers 3)*, Khartoum 1955, p. 18-27.

<sup>50</sup> On en trouvera une traduction chez J.L. Burckhardt, *Travels in Nubia*, London 1819, p. 493-521.

<sup>51</sup> B. Porter – R.L. Moss, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs and Paintings VII. Nubia, the Desert and outside Egypt*, Oxford 1952, p. 273; P.L. Shinnie, op.cit. (n. 49), p. 16-17; id., *Meroe: A Civilization of the Sudan*, London – New York 1967, p. 97.

<sup>52</sup> On trouvera une discussion, quelque peu touffue, des données antiques chez J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome 1978, p. 295-296, cf. aussi p. 275.

<sup>53</sup> A. Dillmann, *Die Genesis*, Leipzig 1892<sup>6</sup>.

<sup>54</sup> Pap. Ermitage 1116B, recto, 66-68. Cf. G. Posener, *Littérature et politique dans l'Égypte de la XII<sup>e</sup> Dynastie*, Paris 1956, p. 55-57.

<sup>55</sup> *Encyclopédie de l'Islam IV*, Leiden 1973-78, p. 1165-1166.



de la péninsule sinaïtique et vraisemblablement sur le rivage occidental de la Mer Rouge. Ceci exclurait, semble-t-il, les rapprochements faits avec le nom de la tribu *Ḥwlt*, mentionnée dans les inscriptions safaitiques<sup>56</sup>, et avec celui de la ville de *Ḥāyil*, au Nefoud, dans le nord de l'Arabie Saoudite<sup>57</sup>. Il faudrait écarter aussi l'identification de Hawila avec la tribu sabéenne de *Ḥawlān*, qui vivait dans la partie septentrionale du Yémen<sup>58</sup>. L'incompatibilité géographique se double ici d'une différence dans la forme même des noms.

2.2.3 La Liste des Peuples associe aussi Hawila à l'Ophir (Gen 10,29; 1 Chr 1,23), vu que les deux contrées étaient connues comme productrices de l'or. Hawila est présentée comme l'Eldorado de l'Antiquité en Gen 2,11, où il est dit que le Pishôn „contourne tout le pays de Hawila, où il y a de l'or“. Or, Pishôn semble être le *P3-šn-wr*, „le grand circuit“ des Égyptiens<sup>59</sup>, à savoir l'océan entourant le monde qui leur était connu. On a supposé que l'expression s'appliquait plus spécialement aux eaux à l'est et au sud de l'Égypte, c'est-à-dire aux branches orientales du Nil et à la Mer Rouge. Les Égyptiens auraient admis que ces eaux venaient se confondre avec celles des sources du Nil au sud et complétaient ainsi le „grand circuit“ enfermant le désert oriental de l'Égypte et le désert de Nubie. Le pays de Hawila se trouverait donc du côté africain de la Mer Rouge. En effet, on y trouvait non seulement de l'or, mais aussi la cornaline, en hébreu *šoham*, dont fait mention Gen 2,12. Les mines d'or du désert de Nubie étaient si abondantes dans l'Antiquité qu'elles semblent avoir donné à cette contrée son nom, puisque „or“ se disait *nbw* en Égyptien et *noub* en copte. Aux riches filons de quartz aurifère s'ajoutaient ceux de cornaline, variété rouge de quartz calcédoine. Il convient de noter à ce propos que les copies néo-assyriennes de la litanie *Lipšur* qualifient la Nubie, appelée *Meluhha*, de *šad sām̄ti*, „montagne de cornaline“<sup>60</sup>, et que Pline fait état de la cornaline que l'on trouvait en Égypte<sup>61</sup>.

2.2.4 Le *Périples de la Mer Érythrée* 7, écrit au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>62</sup>, mentionne le port africain d'Αυαλιτής, sur le détroit de Bab el-Mandeb; ce nom rappelle celui de *Ḥawilāh*/Ευιλιατ, avec la seule métathèse des deux voyelles *ī/ā*. On identifie traditionnellement Awalītēs à la moderne Zeila, située en Somalie, par 11° 20' N., à l'est

<sup>56</sup> G. Lankester Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, Toronto 1971, p. 209. Ce sont les Χαυλοταῖοι situés sur la route d'Égypte en Babylonie par Ératosthène, que cite Strabon, Géographie XVI,4,2, et les *Avalitae* de Pline, Histoire naturelle VI,157.

<sup>57</sup> Le site se trouvait sur une ancienne route de caravanes, comme le suggère un graffito palmyrénien trouvé dans la région: F.V. Winnett – W.L. Reed, „An Archaeological – Epigraphical Survey in the Ḥā'il Area of Northern Saudi Arabia“, Berytus 22, 1973, p. 53-113 (voir p. 89, n° 204).

<sup>58</sup> G. Lankester Harding, op.cit. (n. 56), p. 209. Ce rapprochement est pris en considération par E.A. Knauf, *Ismael (ADAP)*, Wiesbaden 1985, p. 64.

<sup>59</sup> H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques V*, Le Caire 1928, p. 138.

<sup>60</sup> E. Reiner, „*Lipšur* Litanies“, JNES 15, 1956, p. 129-149 (Voir p. 132, ligne 33).

<sup>61</sup> Pline, *Histoire naturelle* XXXVII, 141.

<sup>62</sup> C'est la date retenue par A. Dihle, *Umstrittene Daten. Untersuchungen zum Auftreten der Griechen am Roten Meer*, Köln 1965, p. 9-35.

de Djibouti. Le village d'Abalit, sur la côte nord de la baie, pourrait en avoir conservé le nom<sup>63</sup>. Ces sites de la terre ferme n'ont cependant rien livré qui soit antérieur au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>64</sup> et la petite île de Saad-Din, à quelque 7 km au nord de Zeila, n'a fourni jusqu'ici qu'un matériel archéologique ne remontant pas au-delà du XII<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. Cette région semble par ailleurs trop éloignée du détroit de Bab el-Mandeb que les indigènes, selon le *Périple*, traversaient régulièrement en bateaux pour pratiquer du commerce, ce que confirment des témoignages cités par Strabon<sup>66</sup>. Aussi conviendrait-il peut-être de prospecter la région de l'actuelle Dēr Elua, au nord de Djibouti, qui pourrait conserver aussi la trace du toponyme antique.

En raison de la situation du port d'Awalitès près de l'extrémité méridionale de la Mer Rouge, le dicton „de Hawila au Mur“ signifierait „d'un bout à l'autre“ de la Mer Rouge, puis „de bout en bout“ sans plus, comme on disait „de Dan à Bersabée“. La mention du bdellium de Hawila en Gen 2,12 se justifierait aussi, puisque cette gomme aromatique trouverait sa place parmi les produits exportés d'Awalitès selon le *Périple*: „aromates, un peu d'ivoire, de l'écaille, très peu de myrrhe, mais d'excellente qualité“. Dans l'hypothèse où les noms de *Hawilāh*/Ευιλιατ et de *Αυαλιτης* pourraient être identifiés, c'est la relation toponymique entre le désert de Nubie et ce port qui demanderait une explication. La question se corse du fait que le site de Hawelti, à une dizaine de kilomètres au sud-est d'Axum, a livré des monuments d'art sud-arabique qui remonteraient au V<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>67</sup>. Or, le toponyme actuel présente également une ressemblance frappante avec celui de Hawila.

En conclusion, Hawila est probablement le nom sémitique du désert de Nubie et des contrées situées plus au sud, entre le Nil et la Mer Rouge. C'est la raison pour laquelle Hawila est comptée parmi les fils de Kûsh et entourée par le Pishôn (Gen 2,11). Pays de mines d'or, elle est mentionnée aussi avec l'Ophir (Gen 10,29; 1 Chr 1,23), sans que ce rapprochement ait quelque signification géographique. Son nom ressemble beaucoup à celui du port d'Awalitès, dont la situation expliquerait le mieux le dicton de Gen 25,18; 1 Sam 15,7 et dont on aurait eu connaissance par les marchands sabéens. Il faut en effet supposer que certains ports africains leur étaient connus de haute date, puisque des inscriptions sabéennes et des monuments attestent l'existence de colonies sud-arabiques à l'intérieur de l'Éthiopie septentrionale au moins dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>68</sup>, notamment à Hawelti, dont le nom rap-

<sup>63</sup> R. Mauny, „Le Périple de la Mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du limes“, *Journal de la Société des Africanistes* 38, 1968, p. 19-34 (voir p. 25, n. 1).

<sup>64</sup> A.T. Curle, „The Ruined Towns of Somaliland“, *Antiquity* 11, 1937, p. 315-327 (voir p. 323).

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 316 et 320.

<sup>66</sup> Strabon, *Géographie* XVI,4,19; XVII,1,5.

<sup>67</sup> H. de Contenson, „Les monuments d'art sud-arabe découverts sur le site de Haoulti (Éthiopie) en 1959“, *Syria* 39, 1962, p. 64-87.

<sup>68</sup> C'est à cette époque, selon la „chronologie basse“, que remonteraient les plus anciennes épigraphes sabéennes d'Éthiopie, mais les fouilles italiennes sur le site d'ad-Durayb, dans le Wādī Yalā (Yémen), apportent la preuve qu'il faut remonter considérablement les dates de la „chronologie basse“ des inscriptions sud-arabiques. Cf. A. de Maigret – Ch. Robin, „Les

pelle pareillement celui de Hawila. C'est par ce biais que l'on pourrait aussi justifier la double mention de Hawila dans la Liste des Peuples: parmi les fils de Kûsh, d'une part, parmi les descendants de Yoqtân, d'autre part (Gen 10,29; 1 Chr 1,23). Malheureusement, le toponyme n'est pas attesté jusqu'ici dans les inscriptions de Saba.

En revanche, la racine *hwl* est connue en sabéen, où elle a l'acception générale de „pourtour“, conformément au verbe sémitique *hwl*, „tourner“<sup>69</sup>. Quant au substantif éthiopien *haw<sup>c</sup>l<sup>t</sup>*, il signifie „obélisque“, sens dérivé vraisemblablement de „fût“ ou „tronc“.

2.3 Sabta – Le toponyme *Sabtāh* (Gen 10,7) ou *Sabtā*<sup>°</sup> (1 Chr 1,9), en grec Σαβαθα, ne peut être identifié au nom de l'antique capitale du Hadramaout, *S<sup>1</sup>bwt*, c'est-à-dire *Sabwat*. Mentionné après Séba et Hawilah, il doit plutôt être rapproché de la Σαβατ de Ptolémée qui la nomme entre le promontoire des Κολοβοί et le golfe d'Adoulis, aujourd'hui Zula<sup>70</sup>, la situant par conséquent dans la région de Massawa (Érythrée). Ce nom de lieu évoque les nombreux toponymes égyptiens qui comportaient le mot *sbt*, „muraille“, „forteresse“, devenu en copte *sobt*, *sabt*, *sabte*, *sabet*, et préservé par le *Ṣafṭ* de la toponymie moderne de l'Égypte<sup>71</sup>. Si ce rapprochement est correct, on pourrait songer à un point fortifié égyptien aux approches du pays de Punt, d'autant plus qu'il était proche du port lagide de *Berenice Panchrysos*, „tout en or“<sup>72</sup>, vraisemblablement identique à Bérénice-lès-Σαβαί, entre les Κολοβοί et Σαβαί même. Strabon XVI,4,10, à la suite d'Artémidore, qualifie cette dernière de „ville de belle grandeur“; il faut probablement corriger son nom en Σαβατ, en conformité avec le texte de Ptolémée<sup>73</sup> et, dans l'hypothèse, par analogie avec les toponymes en *sbt* et la *Sabtāh/Sabtā*<sup>°</sup> de la Liste des Peuples. La désinence *-āh/-ā*<sup>°</sup> de la forme hébraïque du toponyme est typique des noms propres abrégés en sémitique occidentale. Or, l'égyptien *sbt* n'est précisément employé dans la toponymie égyptienne qu'en composition avec d'autres mots.

2.4 Ra<sup>c</sup>ma – Le toponyme *Ra<sup>c</sup>māh* (Gen 10,7) ou *Ra<sup>c</sup>mā*<sup>°</sup> (1 Chr 1,9) apparaît encore en Éz 27,22, où il est associé à *Ṣ<sup>c</sup>bā*<sup>°</sup>, son „fils“ selon Gen 10,7; 1 Chr 1,9. Cette association, jointe à la transcription grecque Ρεγμα, a conduit certains auteurs à identifier Ra<sup>c</sup>ma avec un prétendu nom de lieu minéen *Rg<sup>m</sup>t*<sup>74</sup>, qui doit se lire en

---

fouilles italiennes de Yalâ (Yémen du Nord): nouvelles données sur la chronologie de l'Arabie du Sud préislamique“, CRAI 1989, p. 255-291.

<sup>69</sup> S. Bochart, *Geographia sacra seu Phaleg et Chanaan*, Caen 1646, avait proposé d'expliquer Hawila par *hwl*, „sable“, et cette explication („Sandgebiet“?) est encore retenue dans M. Görg – B. Land (éd.), *Neues Bibel-Lexikon* 6, Zürich 1991, p. 59.

<sup>70</sup> Ptolémée, *Géographie* IV,7,2.

<sup>71</sup> Sur *sbt*, on peut voir J. Yoyotte, „Études géographiques II. Les localités méridionales de la région memphite et le Pehou d'Héracléopolis“, *RÉg* 15, 1963, p. 87-119 (voir p. 106-114).

<sup>72</sup> Pline, *Histoire naturelle* VI,170.

<sup>73</sup> On notera que Σαβαί est citée par Strabon XVI,4,10 d'après Artémidore lequel, à son tour, dépendait pour cette région d'Agatharchide. Les possibilités d'une erreur ι/τ étaient donc multiples.

<sup>74</sup> J. Skinner, *Genesis* (ICC), Edinburgh 1910, p. 203; W. Zimmerli, *Ezechiel* (BKAT XIII/2), Neukirchen – Vluyn 1969, p. 656, pour nous limiter à deux exemples.

réalité *Rgmtm*<sup>75</sup>, ce qui exclut tout rapprochement. Comme dans le cas de Sabta, il faut songer ici à une forme abrégée d'un toponyme nubien, en l'occurrence *Pr-R<sup>c</sup>-ms-sw-mrī-<sup>2</sup>Imn*, „Maison de Ramsès, aimé d'Amon“, qui avait été la capitale de la province égyptienne de Kûsh et était située à <sup>c</sup>Amāra, à environ 250 km en amont de Wadi Halfa<sup>76</sup>. Le site en conservait encore le nom à l'époque romaine, puisque Ptolémée y localise sa Πρίμις Μεγάλη<sup>77</sup>. La forme hébraïque du nom, muni de la désinence hypocoristique *-āh/-ā*<sup>78</sup>, en garde les consonnes *r<sup>c</sup>m*, mais omet le *p* initial, tout comme dans *Ra<sup>c</sup>m<sup>e</sup>ses* (Ex 1,11; 12,37; Nomb 33,3.5), abréviation de *Pr-R<sup>c</sup>-ms-sw-mrī-<sup>2</sup>Imn*, „Maison de Ramsès, aimé d'Amon“. On retrouve le même procédé en néo-assyrien où *Pr-Spdw*, „Maison de Sopdu“, cité princière du Delta oriental, située à Šaft el-Henna, à 10 km à l'est de Zagazig, est rendue indifféremment par <sup>uru</sup>*Pi-Šap-tu* et <sup>uru</sup>*Šap-tú*<sup>79</sup>. Cette identification de *Ra<sup>c</sup>ma* présente le grand avantage de rattacher ce nom à la Nubie et de justifier la classification de *Ra<sup>c</sup>ma* parmi les „fils“ de Kûsh.

2.5 Sabteka – Le nom de *Sabt<sup>c</sup>kāh* (Gen 10,7) ou *Sabt<sup>c</sup>kā<sup>2</sup>* (1 Chr 1,9), en grec Σαβακαθα, Σεβεκαθα, avec inversion des consonnes *t* et *k*, ou Σεβεθαχα d'après le *Codex Alexandrinus* (1 Chr 1,9), est selon toute vraisemblance le nom du deuxième souverain de la dynastie „éthiopienne“. Il fut le successeur de Sabaka (c. 716-702 av. J.-C.), dont on aurait pu lire le nom dans la Liste des Peuples en y corrigeant *Sbth/<sup>2</sup>* en *Sbkh/<sup>2</sup>*, et régna d'environ 702 à 690 av. J.-C. Comme son prédécesseur, il fut inhumé à El-Kurru, en Nubie<sup>80</sup>. Malgré ses douze années de règne, Sabataka n'a laissé qu'un nombre restreint de monuments. En particulier, la documentation égyptologique ne fournit aucun renseignement sur sa politique étrangère, bien que Sabataka doive être le souverain kûshite qui tenta de porter secours à Jérusalem assiégée en 701 par Sennachérib<sup>81</sup>. On sait que celui-ci infligea aux Égyptiens et à leurs alliés une défaite à la bataille d'Elteqé, qu'il décrit de la manière suivante: „Ils firent appel aux rois du pays de Mušur, aux archers, aux chars, aux chevaux du roi

<sup>75</sup> G. Lankester Harding, op.cit. (n. 56), p. 271. On peut déjà trouver la lecture correcte chez K. Conti Rossini, *Chrestomathia Arabica Meridionalis epigraphica*, Roma 1931, n° 71,2, p. 80, cf. p. 238.

<sup>76</sup> LexÄg I, Wiesbaden 1972, col. 171-172.

<sup>77</sup> Ptolémée, *Géographie* IV,7,6; cf. K.-H. Priese, „Zur Ortsliste der römischen Meroe-Expeditionen unter Nero“, *Meroitica* 1, 1973, p. 123-126 (voir p. 124).

<sup>78</sup> On notera que la même désinence est attribuée au toponyme Πρίμις Μικρά (Qašr Ibrim) par Olympiodore de Thèbes, qui l'appelle Πρίμα: Photius, *Bibliothèque* LXXX,62a. Cf. LexÄg V, Wiesbaden 1984, col. 43-45.

<sup>79</sup> M. Streck, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige (VAB VII)*, Leipzig 1916, p. 10, ligne 93, respectivement, le Prisme Rassam et le Cylindre A. On notera que le même phénomène est attesté plus tard par les auteurs grecs. C'est ainsi que le site nubien de *Pr-nbs<sup>f</sup>* (cf. H.S.K. Bakry, „Psammetichus II and His Newly Discovered Stela at Shellâ“, *OrAnt* 6, 1967, p. 225-244 et pl. LVI-LIX) est appelé Πνούψ par Ptolémée, *Géographie* IV,7,6, mais *Nups* par deux sources, Bion et Juba, cités par Plinie, *Histoires naturelle* VI, 178 et 179.

<sup>80</sup> LexÄg V, col. 514-520; H. von Zeissl, *Äthiopen und Assyrer in Ägypten*, Glückstadt 1955<sup>2</sup>, p. 23-24 et 27-29.

<sup>81</sup> Cf. F.L. Yurko, „Sennacherib's Third Campaign and the Coregency of Shabaka and Shebitku“, *Serapis* 6, 1980, p. 221-240.

de Meluḥḥa<sup>82</sup>, forces sans nombre, et ils vinrent à leur secours. Ayant établi leur ordre de bataille devant moi dans le plat pays d'Elteqé, ils fourbirent leurs armes. En me confiant à Assur, mon Seigneur, je combattis contre eux et je leur infligeai une défaite. Mes mains capturèrent vivants, en plein combat, les combattants en char et les fils royaux de Muṣur, ainsi que les combattants en char du roi de Meluḥḥa. J'assiégeai, je conquies Elteqé et Timna, j'y fis des prisonniers<sup>83</sup>. L'armée de Sabataka fut sauvée d'un désastre complet grâce à quelque épidémie qui dut ravager les rangs assyriens et qui fut attribuée par les Judéens à l'intervention de l'Ange du Seigneur (2 Rois 19,35; 2 Chr 32,21), par les Égyptiens à celle du dieu de Memphis<sup>84</sup>. Ces événements valurent à Sabataka une certaine renommée en Judée et dans les pays limitrophes, grâce à quoi son nom trouva place dans la Liste des Peuples, parmi les descendants de Kûsh. En revanche, c'est à l'erreur d'un rédacteur que l'on doit attribuer la mention de Taharqa en 2 Rois 19,9 et Is 37,9. Taharqa (690-664 av. J.-C.) fut le successeur de Sabataka et il combattit contre Asarhaddon, le successeur de Sennachérib. La confusion s'explique ainsi sans recours à des hypothèses aussi ingénieuses que peu convaincantes.

La raison pour laquelle l'auteur de la Liste des Peuples eut ici recours au nom d'un personnage connu, comme il l'avait déjà fait pour Tugdamme et Ulysse<sup>85</sup>, est très simple: ses connaissances toponymiques du pays de Kûsh étaient épuisées, comme l'indique son recours, pour les deux derniers noms, à des toponymes d'Arabie, dont il ne fit pourtant que des „petits-fils“ de Kûsh. Les noms de Séba et de Sabta lui suggérèrent spontanément celui du roi Sabataka.

2.6 Shéba – Pour aboutir au chiffre de 7 descendants de Kûsh, l'auteur dut en chercher à l'est de la Mer Rouge, mais il ne fit de Shéba et de Dedân que des „petits-fils“ de Kûsh pour bien marquer leur éloignement géographique, ethnique et linguistique. Le pays de Š<sup>c</sup>bā<sup>?</sup>, en sud-arabique S<sup>l</sup>b<sup>?</sup>, c'est-à-dire Šb<sup>?</sup>, et en grec Σαβα, était en rapports avec les régions du Croissant fertile au moins depuis le début du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Un document des archives de Ninurta-kudurri-uṣur, gouverneur de Suḥu et de Mari dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, fait état d'une attaque menée sur le Moyen-Euphrate contre une caravane „des gens de Téma et de Shéba, dont l'habitat se trouve loin“, <sup>lú</sup>Te-ma-<sup>?</sup>a-a <sup>lú</sup>Šá-ba-<sup>?</sup>a-a šá a-šar-šú-nu ru-qu<sup>86</sup>; cette caravane ne comptait pas moins de deux cents dromadaires chargés de diverses marchandises, ce qui montre l'importance du trafic. C'est dans la même région, près de ʿAna, que l'on a du reste trouvé un sceau inscrit sud-arabique que l'on peut attribuer aussi au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>87</sup> Par ailleurs, on n'hésitera plus guère à dater de la même époque les graffiti de type sud-arabique trouvés à Hamat sur l'Oronte<sup>88</sup>, qui pourraient constituer des invocations, comme

<sup>82</sup> Appellation néo-assyrienne de Kûsh/Éthiopie.

<sup>83</sup> ANET, p. 287-288; J. Briand – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 120.

<sup>84</sup> Hérodote, Histoires II, 141.

<sup>85</sup> Cf. E. Lipiński, art.cit. (n. 1), p. 50-51.

<sup>86</sup> A. Cavaignaux – B.Kh. Ismail, „Die Statthalter von Suḥu und Mari im 8. Jh.v.Chr.“, Baghdader Mitteilungen 21, 1990, p. 321-456 (voir p. 346-347 et 417, n° 2, col. IV,26-38).

<sup>87</sup> F.V. Winnett – W.L. Reed, Ancient Records from North Arabia, Toronto 1970, p. 90.

<sup>88</sup> B. Otzen, „The Aramaic Inscriptions“, P.J. Riis – M.-L. Buhl (éd.), Hama II/2. Les objets de la période dite syro-hittite, København 1990, p. 267-318 (voir p. 301-304).

des épigraphes araméennes découvertes sur le site dans les mêmes conditions: peut-être *hly*, „sauve!“, *hmr*?, „grâce!“<sup>89</sup>. En 734 ou 733 av. J.-C., des marchands sabéens sont présents sur la Méditerranée, dans la région de Gaza, où ils payent hommage à Téglat-Phalasar III, ainsi que le font d'autres tribus arabes, notamment les gens de Téma<sup>90</sup>. C'est aussi dans les environs de Gaza que Sargon II reçoit en 716 le tribut du Sabéen *Yīṭa<sup>c</sup>amar*, *<sup>m</sup>It-<sup>2</sup>-am(-a)-ra* kurSa-ba-<sup>2</sup>-a-a<sup>91</sup>. Ensuite, vers 695 av. J.-C., Sennachérib fait état des présents de Karib<sup>2</sup>il, roi de Shéba, *<sup>m</sup>Ka-ri-bi-DINGIR LUGAL* kurSa-ba-<sup>2</sup><sup>92</sup>, qui est probablement le *mukarrib* de Shéba, Karab<sup>2</sup>il Watar bin Damar<sup>c</sup>alī, connu par des inscriptions sabéennes que l'on devra par conséquent dater vers 700 av. J.-C.<sup>93</sup>. Quant à *<sup>m</sup>It-<sup>2</sup>-am(-a)-ra*, il doit être identifié au *mukarrib* *Yīṭa<sup>c</sup>amar* Bayyin bin Šumuhū<sup>c</sup>alī, attesté pareillement par l'épigraphie sabéenne<sup>94</sup>.

Il n'est donc point étonnant qu'un cachet sud-arabique soit venu au jour à Béthel<sup>95</sup>, que trois tessons portant des signes sud-arabiques aient été trouvés à Jérusalem, dans les fouilles de la Cité de David, où ils appartenaient à une strate archéologique du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>96</sup>. C'est la date que l'on peut assigner aussi au Ps 72, psaume royal qui mentionne les présents des „rois de Shéba“ (Ps 72,10.15), ainsi qu'à la visite de la reine de Shéba<sup>97</sup>, qui s'insère très bien dans nos connaissances sur l'Arabie antique des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles. Les relations commerciales de Shéba avec Tyr sont évoquées, vers la même époque, dans Éz 27,22-23 (cf. 38,13)<sup>98</sup>. Parmi

<sup>89</sup> Nous lisons les deux graffiti (ibid., p. 303 et 304) de gauche à droite et supposons que la dernière lettre du second graffiti est un *aleph* qui exerce la même fonction que le *hé* paragogique de l'impératif hébreu (Joüon § 48d). Les deux verbes *hly* et *hmr* sont attestés en sabéen: A.F.L. Beeston – M.A. Ghul – W.W. Müller – J. Ryckmans, Dictionnaire sabéen, Louvain-la-Neuve – Beyrouth 1982, p. 60 et 61.

<sup>90</sup> On trouvera une reconstitution du texte de base de Téglat-Phalasar III et une traduction chez I. Eph<sup>c</sup>al, *The Ancient Arabs*, Jerusalem 1982, p. 34-36, en particulier lignes 27-34; cf. aussi p. 227-229.

<sup>91</sup> ANET, p. 285a et 286a; J. Briand – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 112.

<sup>92</sup> D.D. Luckenbill, *The Annals of Sennacherib* (OIP II), Chicago 1924, p. 138, lignes 48-49.

<sup>93</sup> RÉS 3945; 3946.

<sup>94</sup> RÉS 3916.

<sup>95</sup> J.L. Kelso, *The Excavation of Bethel (1934-1960)* (AASOR XXXIX), Cambridge Mass. 1968, pl. 118; G. Van Beek – A. Jammé, „An Inscribed South Arabian Clay Stamp from Bethel“, *BASOR* 151, 1958, p. 9-16; id.-id., „The South Arabian Clay Stamp from Bethel again“, *BASOR* 163, 1961, p. 15-18; id.-id., „The Authenticity of the Bethel Stamp Seal“, *BASOR* 199, 1970, p. 59-65; Y. Yadin, „An Inscribed South Arabian Clay Stamp from Bethel“, *BASOR* 196, 1969, p. 37-45; R.L. Cleveland, „More on the South Arabian Clay Stamp Found at Beitin“, *BASOR* 209, 1973, 33-36.

<sup>96</sup> Y. Shiloh, „The Material Culture of Judah and Jerusalem in Iron Age II: Origins and Influences“, E. Lipiński (éd.), *The Land of Israel: Cross-Roads of Civilizations* (Orientalia Lovaniensia Analecta 19), Leuven 1985, p. 113-146 (voir p. 142-144); id., „South Arabian Inscriptions from the City of David, Jerusalem“, *PEQ* 119, 1987, p. 9-18.

<sup>97</sup> 1 Rois 10,1-10.13; 2 Chr 9,1-9.12. Cf. M. Noth, *Könige* (BKAT IX/1), Neukirchen – Vluyn 1968, p. 223-227.

<sup>98</sup> E. Lipiński, „Products and Brokers of Tyre according to Ezekiel 27“, *Phoenicia and Its Neighbours* (Studia Phoenicia III), Leuven 1985, p. 213-220; M. Liverani, „The Trade Network of Tyre according to Ezek. 27“, M. Cogan – I. Eph<sup>c</sup>al (éd.), *Ah, Assyria ... Studies in Assyrian*

les produits importés de Shéba, Éz 27,22 mentionne d'abord les „aromates de première qualité“ et le récit de la visite de la reine de Shéba souligne à trois reprises que les dromadaires de sa caravane étaient chargés d'aromates<sup>99</sup>. De même, selon Jér 6,20, l'encens était importé de Shéba et, d'après Is 60,6, les Sabéens devaient apporter de l'or et de l'encens. Les aromates ou épices figurent aussi, en bonne place, parmi les présents offerts par les Sabéens à Téglat-Phalasar III et à Sargon II<sup>100</sup>. Du reste, la tradition biblique relative à Shéba relève d'autres traits qui l'apparentent aux textes mésopotamiens du VIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi Job 6,19 associe-t-il les „convois de Shéba“ aux „caravanes de Téma“, tout comme les textes de Ninurta-kudurri-ušur et de Téglat-Phalasar III mentionnent ensemble „les gens de Téma et de Shéba“<sup>101</sup>. Bien que les Sabéens pussent s'adonner parfois au pillage (Job 1,15), c'était le commerce qui les caractérisait, plus précisément le troc, comme le suggère 1 Rois 10,13; 2 Chr 9,12, où l'on voit la reine de Shéba emporter „tout ce dont elle manifesta l'envie“.

Le royaume de Shéba semble disparaître de l'horizon des auteurs bibliques après le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et il n'est pas mentionné, à ce jour, dans les textes néo-babyloniens<sup>102</sup>. La raison en est probablement l'entrée en scène d'intermédiaires puissants qui se sont assuré le contrôle de la „route des aromates“ et ont acheminé ces produits de luxe jusqu'à la Transjordanie et la Méditerranée. La mention de Shéba dans la Liste des Peuples se situerait ainsi, de préférence, entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

2.7 Dedân – Dedân, l'actuelle El-<sup>c</sup>Ulā, occupait une position clef sur la route menant de l'Arabie méridionale à la Méditerranée<sup>103</sup>. Son association à Shéba dans Gen 10,7; 1 Chr 1,9, puis dans Gen 25,3; 1 Chr 9,32 et Éz 38,13, est donc bien naturelle. Elle peut même avoir une raison plus profonde si une colonie sabéenne avait précédé à Dedân celle du royaume de Ma<sup>c</sup>in<sup>104</sup>. En tout cas, „un roi de Dedân“, *šarru šā Da-da-na*, est mentionné dans les inscriptions de Nabonide<sup>105</sup> et une inscription lihyanite se réfère à „Karab'il, fils de Mati'el, roi de Dedân“, *Krb' l bn Mt' c' l mlk Ddn*<sup>106</sup>. Vu que Dedân était le siège d'un gouverneur perse à l'époque achéménide, *pht Ddn*<sup>107</sup>, et que le patronyme de Karab'il se rattache à

---

History and Ancient Near Eastern Historiography Presented to H. Tadmor (ScrHier XXXIII), Jerusalem 1991, p. 65-79. L'association de Shéba et de Ra<sup>c</sup>ma dans Éz 27,22 indique qu'il y a eu harmonisation avec Gen 10,7.

<sup>99</sup> 1 Rois 10,2.10; 2 Chr 9,2.9.

<sup>100</sup> Voir ci-dessus, notes 90 et 91.

<sup>101</sup> Voir ci-dessus, notes 86 et 90.

<sup>102</sup> En revanche, Shéba est mentionnée sous les formes *šb3* et *šb3t* dans les inscriptions hiéroglyphiques de Darius I. Cf. E.P. Uphill, „An Ancient Egyptian Maritime Link with Arabia“, Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland 18, 1988, p. 163-170.

<sup>103</sup> W.F. Albright, „Dedan“, Geschichte und Altes Testament, Tübingen 1953, p. 1-12.

<sup>104</sup> E.A. Knauf, „Supplementa Ismaelica“, BN 22, 1983, p. 25-33 (voir p. 26-28).

<sup>105</sup> W.G. Lambert, „A New Source for the Reign of Nabonidus“, AfO 22, 1968-69, p. 1-8 (voir p. 6, ligne 20).

<sup>106</sup> A. Jaussen – R. Savignac, Mission archéologique en Arabie I-II, Paris 1909-14, n° 138. Cf. W.F. Albright, art.cit. (n. 103), p. 2-6.

<sup>107</sup> Ibid., n° 349. Cf. I. Eph'al, op.cit. (n. 90), p. 204-205, avec la bibliographie antérieure.

l'anthroponymie royale du VII<sup>e</sup> siècle, on sera enclin à dater cette inscription de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle<sup>108</sup>, époque à laquelle semblent remonter aussi les inscriptions du Djebel Ġunaym et de Bani ʿAṭiya qui parlent de „guerre(s) contre Dedân“, *ḏr(r) Ddn*<sup>109</sup>. Ces données permettent de supposer que Dedân était connu en Israël et Juda dès le VII<sup>e</sup> siècle, même indépendamment de la connaissance que l'on avait des Sabéens dont les caravanes devaient transiter par Dedân. Le nom de l'oasis devait se prononcer *Dadân*, comme l'indiquent les textes néo-babyloniens, (<sup>uru</sup>)*Da-da-nu/na*<sup>110</sup>, et la transcription grecque Δαδαν.

3. Fils de Mišrayim: „Mišrayim engendra les Ludim, les Anamim, les Lehabim, les Naphtuhim, les Patrusim, les Kasluhim (, d'où sortirent les Philistins,) et les Kaph-torim“ (Gen 10,13-14; 1 Chr 1,11-12).

3.1 Ludim – Les *Lûdîm* sont les Lydiens, les gens du pays de *Lûd*<sup>111</sup>, la Lydie, que la Bible appelle aussi „Magog“<sup>112</sup>. Sa situation à la pointe occidentale de l'Anatolie, entre la Mysie au nord, la Carie au sud et la Phrygie à l'est, et la langue indo-européenne de sa population ont amené maints auteurs à corriger *Lûdîm* en *Lûbîm*, „Libyens“, mieux placés pour être des descendants de Mišrayim. Toutefois, cette émendation du texte ne trouve aucun appui dans la tradition textuelle, alors que les Lydiens sont encore associés à l'Égypte, à Kûsh et à Pût dans Jér 46,8-9. Or, cette association s'explique par l'alliance conclue entre Psammétique I<sup>er</sup> (664-610 av. J.-C.) et Gygès, roi de Lydie (c. 685-652 av. J.-C.), qui avait envoyé des troupes en Égypte. C'est ce qu'on apprend par une inscription d'Assurbanipal, qui fait allusion à la mort de Gygès<sup>113</sup>:

„Les cavaliers qu'il envoyait constamment pour s'enquérir de ma santé cessèrent de venir. J'ai été informé qu'il était devenu infidèle à la parole donnée au dieu Aššur, mon créateur, et qu'il s'était confié à ses propres forces, devenant orgueilleux. Il a envoyé des troupes à Psammétique, roi d'Égypte, qui avait secoué mon joug. Aussi ai-je prié Aššur et Ištar: 'Que son corps soit jeté devant son ennemi, ses os dispersés!' Ce que j'ai demandé à Aššur est arrivé. Son corps fut jeté devant ses ennemis. Ses os furent dispersés. Les Cimmériens, qu'il avait défaits en invoquant mon nom, se levèrent et balayèrent tout son pays. Après sa mort, son fils hérita du trône.“  
C'est cette présence de troupes lydiennes en Égypte, vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, qui justifie la mention des *Lûdîm* parmi les descendants de Mišrayim. Ces contingents comprenaient notamment des Cariens, que l'on retrouve plus tard en

<sup>108</sup> Les basses datations de W. Caskel, *Lihyan und Lihyanisch*, Köln 1954, p. 37,78,101-102, peuvent désormais être négligées.

<sup>109</sup> F.V. Winnett – W.L. Reed, *Ancient Records from North Arabia*, Toronto 1970, p. 102-103 et 105, n<sup>os</sup> 20-23 et 33; G.L. Harding, „The Thamudic and Lihyanite Texts“, *Bulletin of the Institute of Archaeology of the University of London* 10, 1972, p. 36-52 (voir p. 45, n<sup>o</sup> 39).

<sup>110</sup> R. Zadok, *Répertoire géographique des textes cunéiformes 8. Geographical Names according to New and Late Babylonian Texts (BTA VO B/7,8)*, Wiesbaden 1985, p. 115.

<sup>111</sup> Gen 10,22; 1 Chr 1,17; Is 66,19; Éz 27,10; 30,5.

<sup>112</sup> E. Lipiński, art.cit. (n. 1), p. 41-43.

<sup>113</sup> Cf. C. Cogan – H. Tadmor, „Gyges and Ashurbanipal. A Study in Literary Transmission“, *Or NS* 48, 1977, p. 65-85 (voir p. 79).



Égypte<sup>114</sup> où ils ont laissé un nombre relativement élevé d'inscriptions<sup>115</sup>. Les textes des Achéménides les nomment souvent avec les gens de Pût (Libyens) et de Kûsh (Nubiens)<sup>116</sup>, tout comme le fait Jér 46,9 qui ne fait manifestement pas la distinction entre Cariens et Lydiens. Ce pourrait être aussi le cas de la Liste des Peuples<sup>117</sup>.

3.2. Anamim – La leçon <sup>ca</sup>*nāmîm* (<sup>c</sup>*nmym*) est contredite par le Pentateuque samaritain et par une partie des manuscrits de la Septante qui lisent <sup>c</sup>*ynmym*, peut-être <sup>c</sup>*ên mayîm*, littéralement „source d'eaux“<sup>118</sup>. Ce nom, qui doit désigner un lieu ou un peuple soumis de quelque manière à l'influence égyptienne, n'a pas reçu jusqu'ici d'explication satisfaisante. Mentionné avant les Lehabim, qui sont probablement les „Libyens“, il pourrait se rapporter à une oasis du désert occidental ou Libyque, qu'on aurait appelée en hébreu „Source d'eaux“. Ce serait peut-être l'Oasis du Sel, le Wādī Naṭrūn d'aujourd'hui, situé dans une dépression à mi-chemin entre le Caire et Alexandrie, ou bien le Fayūm, une oasis très étendue à 70 km environ au sud du Caire. Les anciens Égyptiens dénombraient „Sept Oasis“, dont les autres sont plus éloignées du Delta et de la vallée du Nil: Farafra, Baharieh, Khargeh, Daḥleh, Siwa.

3.3 Lehabim – Les *L<sup>c</sup>hābîm*, qui ne sont mentionnés que dans la Liste des Peuples, sont d'ordinaire considérés comme identiques aux *Lûbîm*, „Libyens“. Il est vrai que l'orthographe égyptienne *Rb*, *Rbî*, *Rby*, *Rbr*<sup>119</sup>, les Λιβύη, Λίβυες, Λίβυσσαι du grec et les anthroponymes *Lby* et *Lbt*, „Libyen“ et „Libyenne“, du punique<sup>120</sup> ne favorisent pas cette interprétation. L'insertion d'un *h* dans *Lûb(îm)* n'en rappelle pas moins le cas de certaines racines „creuses“ en syriaque, ainsi *bht* < *bwt*, „avoir honte“, ou *rht* < *rwz*, „courir“. En outre, l'onomastique safaitique comporte les noms *Lhb* et *Lhbt*<sup>121</sup>, dont l'étymologie n'est pas claire et qui pourraient signifier „Libyen“ et „Libyenne“. Par conséquent, on peut considérer *Lhb* comme une variante araméenne ou syrienne de *Lûb*, sans toutefois en avoir la certitude.

3.4 Naphtuhim – Le gentilice pluriel *Npṯhym* est formé à partir de *Nō-Pṯaḥ*, „Cité de Pṯaḥ“, un des noms de la ville de Memphis. Ce toponyme, en égyptien *Nîw.t Pṯ*,

<sup>114</sup> LexÄg III, col. 333-337.

<sup>115</sup> O. Masson – J. Yoyotte, Objets pharaoniques à inscription carienne (IFAO, Bibliothèque d'Étude XV), Le Caire 1956; O. Masson, Carian Inscriptions from North Saqqâra and Buhen, London 1978.

<sup>116</sup> On trouvera les références dans l'article de R. Schmitt, „Karer“, RLA V, Berlin – New York 1976-80, p. 423-425.

<sup>117</sup> On notera qu'un <sup>ʔ</sup>*hld*, peut-être „homme lydien“, est nommé dans une inscription phénicienne d'Égypte qui doit dater du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.: RÉŠ 535 = 935. Il porte néanmoins un nom et un patronyme phéniciens.

<sup>118</sup> Cf. Gen 16,7; 24,13.43. L'éventuel rapprochement avec l'arabe *ḡannām*, „pasteur“, n'expliquerait pas la variante <sup>c</sup>*ynmym*.

<sup>119</sup> K. Zibelius, op.cit. (n. 3), p. 142-144.

<sup>120</sup> F.L. Benz, Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions (Studia Pohl 8), Rome 1972, p. 133 et 337-338. „Libyens“ se dit *Lwbym* en néopunique.

<sup>121</sup> G. Lankester Harding, op.cit. (n. 56), p. 521.

est attesté épigraphiquement<sup>122</sup> et il devait être assez courant en Palestine, puisque sa forme abrégée *Nop* apparaît dans plusieurs textes bibliques<sup>123</sup>. La vocalisation *Nop* suppose un emprunt remontant probablement au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., quand le mot égyptien „cité“ (*nḥw.t*) se prononçait *nō* ou *nū*, alors que sa prononciation plus récente, attestée à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., était *nē*, comme l'indiquent les transcriptions, d'abord la néo-assyrienne *ni-<sup>3</sup>* ou *né-<sup>3</sup>*, puis la grecque (*νη*) et la copte (*nē*)<sup>124</sup>. La vocalisation *Νεφθαλιμ* des Septante ne peut être prise en considération, car les traducteurs grecs se sont contentés de reprendre le nom de la tribu de Nephtali. En conclusion, les \**Noptaḥîm* sont tout simplement des „Memphites“.

3.5 Patrusim – Le gentilece pluriel *Patrusîm* provient du toponyme *Patrôs* qui est attesté en Is 11,11; Jér 44,1.15; Éz 30,14. Il correspond à l'akkadien *Pa-tû-ri-si* ou *Pa-tu-ri-su/si*<sup>125</sup>, le signe *ri* pouvant se lire aussi *re*. Ce nom transcrit l'égyptien *P3-t3-rsy*, „la terre du Sud“<sup>126</sup>. La forme akkadienne et les transcriptions grecques *Παθουρης* et *Παθωρης* de la Septante n'indiquent pas nécessairement que l'orthographe correcte du toponyme en hébreu était *Ptrys* avec une prononciation *Patorês*, puisqu'une différence du même genre, *nō/nū*, puis *nī/nē*, apparaît dans la prononciation du mot *nḥw.t*, „cité“. Les transcriptions de la Septante paraissent cependant se baser sur une *Vorlage* qui serait *Ptwrs* ou *Ptrys* et qui correspondrait à la vocalisation des textes cunéiformes.

Dans les inscriptions d'Asarhaddon<sup>127</sup> et en Is 11,11, *Patros* est nommé entre *Mušur/Miṣrayim* et *Kûsh*, c'est-à-dire entre la Basse-Égypte et la Nubie. Il ne fait donc pas de doute que ce toponyme désigne la Haute-Égypte. C'est aussi le sens de l'opposition entre *Miṣrayim* et *Patros* en Jér 44,1.15. En revanche, la Liste des Peuples semble attribuer à *Miṣrayim* un sens très large et juxtapose *Memphis* (\**Noptaḥ*) et *Patros*. Il ne faudrait toutefois pas en conclure que *Patros* désigne la Thébàide seule, d'autant moins que Éz 30,14 distingue *Patros* de *Thèbes* (*No<sup>3</sup>*).

3.6 *Kasluhim* – Les *Kasluḥîm* du texte hébreu deviennent des *Χασλωνιειμ* ou des *Χασμωνιειμ* dans la version des Septante. La première transcription grecque se rattache au toponyme *Χασλων*, en hébreu *K<sup>e</sup>sālôn*, attesté en Jos 15,10, au pays de Juda. La seconde leçon du grec évoque le nom de *Heṣmôn*, localité de Juda mentionnée dans Jos 15,27 et peut-être lieu d'origine des Hasmonéens. On a cependant supposé que la *Vorlage* de cette leçon serait *Nsmnym*, le nom des Nasamons d'Hérodote qui habitaient les bords de la Grande Syrte et le Sud-Ouest de la Cyré-

<sup>122</sup> A. Badawi, „Zwei Denkmäler des Großen Gaugrafen von Memphis Amenophis *Hwj*“, *ASAÉ* 44, 1944, p. 181-206 et pl. XVI-XXIV (voir p. 201).

<sup>123</sup> Is 19,13; Jér 2,16; 44,1; 46,14.19; Éz 30,13.

<sup>124</sup> E. Edel, *Neue Deutungen keilschriftlicher Umschreibungen ägyptischer Wörter und Personennamen*, Wien 1980, p. 15-20.

<sup>125</sup> S. Parpola, *Neo-Assyrian Toponyms* (AOAT 6), Kevelaer – Neukirchen – Vluyt 1970, p. 276.

<sup>126</sup> J. Leibovitch, „*Pathros*“, *Bulletin de l'Institut d'Égypte* 35, 1935, p. 69-82.

<sup>127</sup> R. Borger, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien* (AfO, Beih 9), Graz 1956, p. 9, § 9, lignes 5-7; p. 36, § 24, ligne 3; p. 72, § 44, lignes 4-5; p. 86, § 57, lignes 8-9; p. 96, § 65, ligne 16; p. 101, § 67, ligne 6; p. 118, § 96, ligne 3.

naïque<sup>128</sup>. Cette hypothèse attrayante perd toutefois de vue la possibilité, sinon la grande probabilité, que les leçons de la Septante ne présupposent pas, en l'occurrence, un autre texte hébreu, mais sont de simples adaptations d'un gentilice totalement inconnu.

L'ancienne idée de S. Bochart, qui voulait identifier les *Kasluhîm* aux habitants de la Colchide<sup>129</sup>, a aujourd'hui plus de chances de correspondre aux données dont on dispose. Aux dires des prêtres, très probablement memphites, le pharaon Sésostris aurait poussé jusqu'en Colchide, dont les habitants seraient les descendants des soldats du conquérant égyptien<sup>130</sup>. La légende de Sésostris dont Hérodote II, 102-110 nous a conservé la plus ancienne version actuellement connue<sup>131</sup>, lui a été racontée par les prêtres qui ne l'ont sûrement pas inventée pour les besoins du „père de l'histoire“. C'est dire que la légende doit être plus ancienne que Hérodote. Les Κόλχοι du rivage oriental du Pont-Euxin ne font leur apparition chez les auteurs grecs qu'au temps d'Eschyle<sup>132</sup> et de Pindare<sup>133</sup>, vers 500 av. J.-C., mais la Colchide est mentionnée dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans les textes cunéiformes urartéens qui l'appellent <sup>kur</sup>*Qu-ul-ḫa* ou <sup>kur</sup>*Kul-ḫa*<sup>134</sup>. Ces graphies, comparées au grec, supposent une prononciation *Kolḫa*<sup>135</sup>, à moins que le *l* ne soit qu'une notation défectueuse du phonème *ś*, une fricative latérale ou une sifflante latéralisée<sup>136</sup> que l'écriture cunéiforme ne pouvait pas marquer et dont l'articulation présentait une certaine difficulté. C'est ainsi que l'akkadien *Kaldu* ne note que l'appendice latéral de *ś* de *Kśd* et un cas semblable aurait pu se produire dans le cas de *Kolḫa*, articulé *Kośḫa* dans un effort visant à rendre la sifflante avec son appendice latéral. Ce n'est pas dans le milieu grec qu'on aurait cherché à la prononcer de la sorte, puisque la sifflante a été précisément éliminée en grec dans le groupe ancien *-sl*<sup>137</sup>. Si l'hypothèse *Kslḫ* = *Kolḫa* est correcte, le groupe *-sl* n'aurait pu être transmis à l'auteur de la Liste des Peuples que par un intermédiaire proche-oriental, qui aurait eu également connaissance de la légende de Sésostris. Car c'est celle-ci qui justifierait la présence des Colchidiens parmi les descendants de

<sup>128</sup> Hérodote, Histoires II,32-33; IV,172-173.190. L'hypothèse a été proposée par W.M. Müller dans OLZ 5, 1902, col. 474.

<sup>129</sup> S. Bochart, *Geographia sacra seu Phaleg et Chanaan*, Caen 1646.

<sup>130</sup> Hérodote, Histoires II,103-105.

<sup>131</sup> M. Malaise, „Sésostris, pharaon de légende et d'histoire“, CdÉ 41, 1966, p. 244-272.

<sup>132</sup> Eschyle, *Prométhée enchaîné* 414.

<sup>133</sup> Pindare, *Odes pythiques* IV,11.212; fragm. 172,5.

<sup>134</sup> I.M. Diakonoff – S.M. Kashkai, *Répertoire géographique des textes cunéiformes 9. Geographical Names according to Urartian Texts* (BTAVO B/7,9), Wiesbaden 1981, p. 68-69.

<sup>135</sup> G.A. Melikišvili, *Die urartäische Sprache* (Studia Pohl 7), Rome 1971, p. 21-22. On notera que les signes cunéiformes en *q* (par exemple *qu*) devaient se prononcer comme *k*-; c'est ainsi que *Qulmēru* (I.M. Diakonoff – S.M. Kashkai, op.cit. [n. 134], p. 69) correspond à l'akkadien *Kullim(m)eri/Kulmera* (S. Parpola, op.cit. [n. 125], p. 213-214) et à l'hébreu *Klmr* (Éz 27,23; cf. E. Lipiński, art.cit. [n. 98], p. 219, n. 29).

<sup>136</sup> C'est la raison de l'incompatibilité de *ś* et de *l* contigus en hébreu; cf. K. Koskinen, „Kompatibilität in den dreikonsonantigen hebräischen Wurzeln“, ZDMG 114, 1964, p. 16-58 (voir p. 57).

<sup>137</sup> A. Meillet – J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris 1960<sup>3</sup>, p. 51-52, § 70.

Miṣrayim. Comme le dit Hérodote II,104, „manifestement, en effet, les Colchidiens sont de race égyptienne“.

Cette conjecture trouve un appoint dans la glose „d'où sortirent les Philistins“, puisque ces derniers sont probablement originaires d'Anatolie<sup>138</sup>. Leur provenance exacte n'a guère d'importance dans le cas qui nous occupe: il suffit qu'on ait pu les mettre en rapport avec un peuple lointain de la même aire géographique. Quant à la légende de Sésostris, les Philistins étaient bien placés pour la connaître, voisins qu'ils étaient de l'Égypte. Il n'est donc pas impossible que la Philistie soit la source de l'information concernant les *Kslhym* descendants de Miṣrayim.

Il est vrai qu'on transpose d'ordinaire les mots „d'où sortirent les Philistins“ et qu'on les place après „Kaphtorim“ pour harmoniser la Liste des Peuples avec Am 9,7; Deut 2,23 et Jér 47,4. Effectivement, il se peut que la mention des Philistins ait été à l'origine une glose interlinéaire qu'un scribe a mal insérée dans le texte. Une insertion contraire à l'opinion reflétée par d'autres textes bibliques et maintenue par toute la tradition manuscrite indique néanmoins que le rattachement des Philistins aux Kasluhim apparaissait comme une chose plausible.

3.7 Kaphtorim – Les *Kaptōrîm*, dont la Septante et le Targum font des Cappado-ciens en lisant *k* à la place de *r*, sont assurément les Crétois. En dépit des hésitations de quelques archéologues, c'est une identification que l'on peut considérer comme acquise<sup>139</sup>. Elle était connue en Palestine vers l'époque de la composition de la Liste des Peuples, puisque le parallélisme „Philistins“ // „île de Kaphtor“ (Jér 47,4) paraît être l'équivalent de „Kerétiens“ // „Philistins“ (Soph 2,5) ou „Philistins“ // „Kerétiens“ (Éz 25,16), ces derniers étant très probablement des Crétois, comme l'ont compris les Septante. La mention de la Crète parmi les descendants de Miṣrayim s'explique par les contacts entre l'île et l'Égypte, qui reprirent au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>140</sup>, mais peut-être aussi par la présence de mercenaires crétois dans les armées égyptiennes<sup>141</sup>.

4. Fils de Canaan: „Canaan engendra (Sidon, son premier-né,) le Hittite, le Jébuséen, l'Amorite, le Girgashite, le Hivvite, l'Arquite, le Sinite, l'Arwadite, le Şemarite, le Hamatite“ (Gen 10,15-18; 1 Chr 1,13-16).

4.1. Hittite – *Hēt* est l'ancêtre des *Hittîm* qui forment une des populations pré-israélites de la Palestine selon les listes bibliques. Le nom de „Hittites“ que leur

<sup>138</sup> On trouvera les principaux arguments en faveur de l'origine anatolienne des Philistins chez I. Singer, „The Origin of the Sea Peoples and Their Settlement on the Coast of Canaan“, M. Heltzer – E. Lipiński (éd.), *Society and Economy in the Eastern Mediterranean* (c. 1500-1000 B.C.) (*Orientalia Lovaniensia Analecta* 23), Leuven 1988, p. 239-250 (voir p. 243-244).

<sup>139</sup> On trouvera l'essentiel des données chez M. Weippert, „Kreta. A. Philologisch“, *RLA VI*, Berlin – New York 1980-83, p. 225-230. On y ajoutera les données mariotes réunies par H. Limet, „Les relations entre Mari et la côte méditerranéenne sous la règle de Zimri-Lim“, *Phoenicia and Its Neighbours* (*Studia Phoenicia* III), Leuven 1985, p. 13-20 (voir p. 17-18).

<sup>140</sup> H.-V. Herrmann, „Kreta. B. Archäologisch“, *RLA VI*, Berlin – New York 1980-83, p. 230-240 (voir p. 236-237); P. Salmon, *La politique égyptienne d'Athènes*, Bruxelles 1981<sup>2</sup>, p. 8-10.

<sup>141</sup> Ils pourraient se trouver parmi „les hommes de bronze venus de la mer“, que mentionne Hérodote II,152.

donne la Bible s'inspire de l'usage néo-assyrien et néo-babylonien du toponyme *Hatti* pour désigner les pays à l'ouest de l'Euphrate, en somme toute la Syrie-Palestine<sup>142</sup>. La Palestine était englobée dans cette entité géographique dès le IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

4.2 Jébuséen – Le *Y<sup>e</sup>būsî* est l'ancien habitant de Jérusalem selon plusieurs textes bibliques<sup>143</sup> et les Jébuséens sont mentionnés dans la liste stéréotypée des peuplades préisraélites de la Palestine<sup>144</sup>. Le Chroniste a conclu de leur nom que *Y<sup>e</sup>būs* était un ancien nom de Jérusalem (1 Chr 11,4-5). Ce toponyme est déjà employé dans Jug 19,10, où il n'est identifié avec Jérusalem que par un glossateur. Il n'est pas attesté en dehors de la Bible et son interprétation au sens de „région aride“<sup>145</sup> n'est pas correcte, vu que la racine sémitique du verbe „se dessécher“ est *yḫš*.

4.3 Amorite – Les Amorites sont une des populations préisraélites de la Palestine et de la Transjordanie. Ils sont cités dans la liste stéréotypée des peuplades dépossédées par Israël, mais leur mention n'est qu'un reflet de l'usage néo-assyrien du toponyme *Amurru* pour désigner les régions à l'ouest de l'Euphrate, en Syrie-Palestine<sup>146</sup>. Son emploi dans les Annales assyriennes en fait pratiquement un synonyme de *Hatti*, par exemple dans ce texte d'Adadnirari III: „De l'Euphrate à la grande mer du coucher du soleil je soumis à mes pieds le Hatti, l'Amurru en son entier: Tyr, Sidon, le pays d'Omri, Édom, la Philistie“<sup>147</sup>. Cet emploi du toponyme *Amurru* n'est par aussi évident dans les inscriptions néo-babyloniennes<sup>148</sup> et il est donc probable que l'emploi de „Hittite“ et „Amorite“ dans la liste „classique“ des populations préisraélites de Canaan est inspiré par la terminologie néo-assyrienne.

4.4 Girgashite – Le *Girgāšî*, en grec Γεργασαῖος, fait également partie de la liste stéréotypée des peuplades préisraélites<sup>149</sup>. Un nom propre *Girgišu* apparaît dans les textes ugaritiques et phénico-puniques, mais c'est toujours un nom de personne<sup>150</sup>. Il est peut-être identique au *Qrqš* des textes égyptiens qui appellent ainsi une ethnie anatolienne, alliée aux Hittites lors de la bataille de Qadesh, en 1275, et identifiée parfois aux Cariens<sup>151</sup>, bien que l'égyptien *Qrqš* fasse plutôt penser aux Gerghites (Γέργυς) de Troade<sup>152</sup>, censés descendre de Teukros<sup>153</sup>. L'ethnique aurait

<sup>142</sup> S. Parpola, op.cit. (n. 125), p. 157-158; R. Zadok, op.cit. (n. 110), p. 157.

<sup>143</sup> Jos 15,63; Jug 1,21; 19,11; 2 Sam 5,6,8; 1 Chr 11,4,6; cf. Zach 9,7.

<sup>144</sup> Gen 10,16; 15,20; Ex 3,8,17; 13,5; 23,23; 33,2; 34,11; Deut 7,1; 20,17; Jos 3,10; 9,1; 11,3; 12,8; 24,11; Jug 3,5; 1 Rois 9,20; Esd 9,1; Neh 9,8; 1 Chr 1,14; 2 Chr 8,7.

<sup>145</sup> H.Y. Priebatsch, „Jerusalem und die Brunnenstraße Merneptahs“, ZDPV 91, 1975, p. 18-29 (voir p. 19), suivi par E. Otto, „Jerusalem“, RLA V, Berlin – New York 1976-80, p. 278-281 (voir p. 279).

<sup>146</sup> S. Parpola, op.cit. (n. 125), p. 17-18.

<sup>147</sup> ANET, p. 281b; J. Briand – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 95.

<sup>148</sup> R. Zadok, op.cit. (n. 110), p. 23.

<sup>149</sup> Gen 10,16; 15,21; Deut 7,1; Jos 3,10; 24,11; Neh 9,8; 1 Chr 1,14. Cf. F.-M. Abel, op.cit. (n. 40), p. 322-325; O. Margalith, „The Girgasi“, Shnaton 7-8, 1983-84, p. 259-263 (en hébreu).

<sup>150</sup> F. Gröndahl, Die Personennamen der Texte aus Ugarit (Studia Pohl 1), Rom 1967, p. 332 et 384; F.L. Benz, op.cit. (n. 120), p. 103 et 299.

<sup>151</sup> Cf. S. Heinhold-Krahmer, „Karkiša“, RLA V, Berlin – New York 1976-80, p. 446-447.

<sup>152</sup> Xénophon, Helléniques III,1,15.19.22.

été utilisé comme nom de personne, muni éventuellement d'une désinence -y ou -m, attestée à Carthage. Tout ceci n'explique toutefois pas comment les Girgashites sont entrés dans la liste des populations préisraélites de la Palestine et ont pu passer pour des descendants de Canaan.

L'énumération des contrées et des chefs mèdes dans les inscriptions de Sargon II comporte un toponyme [<sup>kur</sup>K]ar-ka-si-a<sup>154</sup>, qui est vraisemblablement identique à kur/uru Kār-Kaššî des textes oraculaires d'Asarhaddon<sup>155</sup>, dont il résulte que ce „Bourg Kassite“ était un centre important de la Médie. Or on sait que la campagne de Sargon II en 716 av. J.-C. fut suivie d'une déportation de populations originaires de cette zone des montagnes du Zagros vers la région du Torrent d'Égypte, où les ostraca de Tell Djemmeh<sup>156</sup> livrent, au VII<sup>e</sup> siècle, au moins trois noms propres iraniens et peut-être trois autres noms d'assonance kassite<sup>157</sup>. Il ne serait guère surprenant qu'on ait qualifié ces déportés de *Karkassaya* en assyrien, d'après le nom d'un centre important de leur pays d'origine, ce qui donnerait *Gargaššay/Gargaššî* dans les idiomes ouest-sémitiques, qui rendent le s néo-assyrien par š et le k par g<sup>158</sup>, ce dont le nom de *Sargōn* > *Šarrukēn* est un excellent exemple. Cette nouvelle interprétation de *Girgāšî*, qui en fait un déporté du Zagros, permettrait de dater cette forme de l'ethnique du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., époque à laquelle remonte une grande partie des informations de la Liste des Peuples.

Il convient évidemment de se poser aussi la question de l'anthroponyme *Grgš(y/t/m)* de Carthage. Se rattache-t-il à l'onomastique ugaritienne du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou désigne-t-il des Mèdes déportés en Philistie, puis émigrés en Afrique? D'après les écrits talmudiques, les Girgashites avaient cherché refuge en Afrique du Nord au temps de Josué<sup>159</sup> et Procope affirme au VI<sup>e</sup> siècle qu'on pouvait lire à Tigisi (Aïn el-Bordj), à 60 km au sud-est de Constantine, une double inscription phénicienne: „Nous sommes ceux qui ont fui devant la face du brigand Josué, fils de Navé“<sup>160</sup>. La cité romaine de Gergis, sur l'actuelle péninsule de Zarzis, au sud de l'île de Djerba, est peut-être à l'origine de la tradition talmudique d'une migration de Girgashites en Afrique, mais elle n'explique pas l'origine de l'histoire de Procope.

<sup>153</sup> Hérodote, Histoires V,122; VII,43. Cf. J.P. Brown, „The Mediterranean Seer and Shamanism“, ZAW 93, 1981, p. 374-400 (voir p. 397-399); M. Görg, „Dor, die Teukrer und die Girgassiter“, BN 28, 1985, p. 7-14.

<sup>154</sup> H. Winckler, Die Keilschrifttexte Sargons II., Leipzig 1889, pl. 44 C, ligne 36.

<sup>155</sup> On trouvera les références dans l'index de J. Starr, Queries to the Sungod (State Archives of Assyria IV), Helsinki 1990, p. 364-365.

<sup>156</sup> Publiés par J. Naveh, „Writing and Scripts in Seventh-Century B.C.E. Philistia: The New Evidence from Tell Jemmeh“, IEJ 35, 1985, p. 8-21 et pl. 2-4.

<sup>157</sup> N. Na'aman – R. Zadok, „Sargon II's Deportations to Israel and Philistia (716-708 B.C.)“, JCS 40, 1988, p. 36-46, en particulier p. 38-42.

<sup>158</sup> E. Lipiński, Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics I (Orientalia Lovaniensia Analecta 1), Leuven 1975, p. 89 et 97-99.

<sup>159</sup> Talm. Jér., Shebiit 6,1; cf. Tosephta, Shabbat 7,25; Mekhilta 68.

<sup>160</sup> Procope, Guerre des Vandales II,10. Cf. St. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord I, Paris 1913, p. 338-343.

4.5 Hivvite – Les Hivvites sont pareillement une des peuplades préisraélites de la Palestine selon la liste stéréotypée, dans laquelle ils sont particulièrement bien représentés<sup>161</sup>. Cet ethnique est par ailleurs inconnu, ce qui se comprend si *Hiwwî* n'est que le mot *hwt* augmenté de l'afformante adjectivale *-î*. Ce terme est bien attesté en ugaritique<sup>162</sup> et on le retrouve dans le toponyme biblique *hwt Yā'îr*, „Pays de Yaïr“<sup>163</sup>, vocalisé toujours *hawwot* comme si c'était un pluriel<sup>164</sup> et généralement mal traduit. Le nom de *Hiwwî* dérive de ce substantif auquel l'afformante *-î* s'ajoute en faisant tomber la finale féminine, tout comme dans *Y<sup>e</sup>hûdî* qui provient de *Y<sup>e</sup>hûdāh* ou dans *Timnî* qui dérive de *Timnāh*. Le Hivvite est donc tout simplement l'„indigène“, l'„autochtone“, mais cette acception n'était probablement plus comprise à l'époque biblique, puisque le mot *hwt* n'était plus alors employé dans le langage courant.

4.6 Arqite – Les cinq noms de peuplades préisraélites sont suivis de cinq gentiles dérivés de toponymes de la Syro-Phénicie septentrionale. Le premier, *Arqî*, désigne l'habitant de la ville que les tablettes cunéiformes appellent *Ir-* ou mieux *Er-qât/qa-ta*, puis *Ar-qa-a*, les sources égyptiennes *ʿ3qty/m*, les textes araméens *Arqā*, grecs Ἀρχά ou Ἀρχή, latins *Arca Caesarea Libani* et arabes *Irqā*<sup>165</sup>. On avait pensé que le nom de la ville apparaissait déjà dans les textes d'Ebla sous la forme *A-ru<sub>12</sub>-qā-tū<sup>ki</sup>*<sup>166</sup>, que l'Ἀρουχάιος de la Septante semblait confirmer, mais la nature semi-vocalique du /l/ > /ʔ/ à Ebla<sup>167</sup> permet d'identifier *A-ru<sub>12</sub>-ga-tū<sup>ki</sup>* avec *La-ru<sub>12</sub>-ga-tū<sup>ki</sup>*, qui est connue à Ugarit (*Lrgt*) comme la ville sainte du dieu-lune Yarih<sup>168</sup>.

Le site de l'antique Arqa correspond à l'actuel Tell Arqa, un puissant tertre tabulaire à 17,5 km au nord de Tripoli, au Liban, dont l'occupation remonte au moins au Bronze Moyen. Mentionnée dès le début du II<sup>e</sup> millénaire dans les textes égypt-

<sup>161</sup> Gen 10,17; Ex 3,8,17; 13,5; 23,23; 33,2; 34,11; Deut 7,1; 20,17; Jos 3,10; 9,1; 11,3; 12,8; 24,11; Jug 3,5; 1 Rois 9,2; 1 Chr 1,15; 2 Chr 8,7. Cf. R. North, „The Hivites“, *Bibl* 54, 1973, p. 43-62.

<sup>162</sup> KTU 1.4,1,42; 1.103,1.3.5.6.7.16.35.37.41.45.50.51.53.55.56.59; 2.18,4; 2.33,9; 2.36,4.16.17.18 (+ Ugaritica VII, p. 129, lignes 1.3.4.5); 2.39,20; 2.42,10; 2.47,2.9.13; 2.49,10; 2.70,15; 3.3,4; 3.8,10; 6.26,3; etc. Cf. aussi la transcription syllabique *hu-wa-tum* dans Ugaritica V, p. 243, n° 137, II, 10'.

<sup>163</sup> Nomb 32,41; Deut 3,14; Jos 13,30; Jug 10,4; 1 Rois 4,13; 1 Chr 2,23.

<sup>164</sup> Également dans la forme suffixée *hawwotêhem* en Nomb 32,41.

<sup>165</sup> PW II, col. 117-118; J. Starcky, „Arca du Liban“, *Cahiers de l'Oronte* 10, 1971-72, p. 103-113; S. Wild, *Libanesische Ortsnamen* (Beiruter Texte und Studien 9), Beirut 1973, p. 129; J.D. Hawkins, „Irqata“, *RLA* V, Berlin – New York 1976-80, p. 165-166.

<sup>166</sup> G. Pettinato, „Le città fenicie e Byblos in particolare nella documentazione epigrafica di Ebla“, *Atti del I Congresso internazionale di studi fenici e punicci I*, Roma 1983, p. 107-118 (voir p. 108).

<sup>167</sup> H.-P. Müller, „Neue Erwägungen zum eblaitischen Verbalsystem“, L. Cagni (éd.), *Il bilinguismo a Ebla*, Napoli 1984, p. 167-204 (voir p. 192-193).

<sup>168</sup> KTU 1.100,26. Il est donc probable que le dieu NI.DA.KUL de (L)arugatu soit une divinité lunaire. La ville est citée aussi dans la grande liste géographique d'Ebla sous la graphie *A-ru-ga-at<sup>ki</sup>*: G. Pettinato, „L'Atlante geografico del Vicino Oriente Antico attestato ad Ebla e ad Abū Ṣalābīkh“, *Or NS* 47, 1978, p. 50-73 et pl. VII-XII (voir p. 57, col. VIII,2; p. 68, n° 163).

tiens d'exécution, Arqa est conquise par Thoutmès III<sup>169</sup> et reste dans la mouvance égyptienne jusqu'à l'époque d'El-Amarna<sup>170</sup>, mais semble passer alors sous l'autorité d'Abdi-Ashirta d'Amurru<sup>171</sup> et de son fils Aziru, qui fait mourir le roi Aduna d'Arqa<sup>172</sup>. En 853, dix mille soldats d'Arqa (*Ir-qa-na-ta-a*) prennent part à la bataille de Qarqar contre Salmanasar III<sup>173</sup> et Téglat-Phalasar III incorpore la ville à la province assyrienne de Šimirra<sup>174</sup>. Les fouilles de 1972-1975 et de 1978-1981<sup>175</sup> ont identifié des tombes des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles sur le tell même, ce qui impliquerait une réduction notable de l'habitat du Fer II sur le tell et sa dispersion ou ruralisation, comme le confirme le relevé des vestiges d'habitat dans la plaine dès le Fer II. L'importante participation des gens d'Arqa à la bataille de Qarqar et la mention de l'Arqite dans la Liste des Peuples indiquent toutefois que le territoire d'Arqa représentait une entité non négligeable à l'époque néo-assyrienne. L'épigraphie phénicienne se limite jusqu'ici à deux inscriptions sur jarres des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.<sup>176</sup>.

4.7 Sinite – Le gentilice *Sînî* dérive du nom de la ville que les textes ugaritiques appellent *Syn* et les textes akkadiens *Sî-ia(-an)-ni/na*, *Si-e-a-ni*, le gentilice étant <sup>kur</sup>*Sî-a-na-a-a* en néo-assyrien. Il ne fait donc pas de doute que le *yōd* médian de *Syn* n'est pas une *mater lectionis*, mais une consonne, et que le gentilice devait se prononcer *Siyānî*. La ville se laisse aisément localiser à Siānō, à 8 km à l'est de Djēblē, en Syrie du nord-ouest où le tell homonyme marque l'emplacement de l'antique Siyān<sup>177</sup>.

<sup>169</sup> ANET, p. 241b. Cf. A. Alt, *Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel III*, München 1959, p. 130-132.

<sup>170</sup> EA 72,4; 88,6; 100,3.8.10.15.18.23; 103,12.36.

<sup>171</sup> EA 62,13.17<sup>2</sup>.22.

<sup>172</sup> EA 75,26; 139,15; 140,10.

<sup>173</sup> ANET, p. 279a; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 86. Cf. H. Tadmor, „Azriyau of Yaudi“, *Studies in the Bible (ScrHier VIII)*, Jerusalem 1961, p. 232-272 (voir p. 245, n. 49); R. Zadok, „Historical and Onomastic Notes“, *WO 9*, 1977-78, p. 35-56 (voir p. 55-56).

<sup>174</sup> ANET, p. 283b; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 101. Cf. K. Kessler, „Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien“, *WO 8*, 1975-76, p. 49-63.

<sup>175</sup> E. Will – J.M. Dentzer – J.-P. Thalmann, „La première campagne de fouilles à Tell 'Arqa“, *BMB 26*, 1973, p. 61-79; E. Will, „Tell 'Arqa“, *Les Dossiers de l'Archéologie 12*, 1975, p. 44-49, J.-P. Thalmann, „Tell 'Arqa (Liban Nord). Campagnes I-III (1972-1974). Chantier I. Rapport préliminaire“, *Syria 55*, 1978, p. 1-151; id., „Tell 'Arqa 1978-1979. Rapport provisoire“, *BMB 30*, 1978, p. 61-75; id., „Les niveaux de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer à Tell 'Arqa (Liban)“, *Atti del I Congresso internazionale di studi fenici e punic I*, Roma 1983, p. 217-221; id., „Tell 'Arqa de la conquête assyrienne à l'époque perse“, *Transeuphratène 2*, 1990, p. 51-57.

<sup>176</sup> P. Bordreuil, „Une inscription phénicienne sur jarre provenant des fouilles de Tell 'Arqa“, *Syria 54*, 1977, p. 25-30 (cf. *ZAW 91*, 1979, p. 138); id., „De 'Arqa à Akshaph“, *La toponymie antique*, Leiden 1977, p. 177-184; id., „Nouveaux apports de l'archéologie et de la glyptique à l'onomastique phénicienne“, *Atti del I Congresso internazionale di studi fenici e punic III*, Roma 1983, p. 751-755 et pl. CXLII-CXLIII (voir p. 751-753).

<sup>177</sup> E. Forrer, *Die Provinzeinteilung des assyrischen Reiches*, Leipzig 1921, p. 58; J. Nougayrol, *PRU IV*, Paris 1956, p. 16-17; M. Liverani, *Storia d'Ugarit (StSem 6)*, Roma 1962 (voir l'index à la p. 161); H. Klengel, *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v.u.Z. II*, Berlin 1969, p. 353-355 et 367-368.



Siyān était la capitale d'une principauté contiguë au royaume d'Ugarit et joue, de ce fait, un rôle important dans les textes de Ras Shamra. Elle réapparaît en 853, quand son roi Adonibaal prit part à la bataille de Qarqar, où la coalition anti-assyrienne mit en échec Salmanasar III<sup>178</sup>. Téglat-Phalasar III occupa la ville en 738 et annexa son territoire à l'Empire assyrien, l'incorporant probablement à la province de Šimirra<sup>179</sup>.

4.8 Arwadite – Le gentilice <sup>3</sup>Arwādî dérive de <sup>3</sup>Arwad (Éz 27,8.11), en grec Ἀραδος<sup>180</sup>, avec le gentilice Ἀράδιος. Le toponyme est déjà attesté, semble-t-il, dans la grande liste géographique d'Ebla, qui pourrait le mentionner sous deux graphies différentes, <sup>3</sup>Aru<sub>3</sub>-ad<sup>ki</sup> et <sup>3</sup>Ar-wa-ad<sup>ki</sup>, auxquelles correspond la même forme <sup>3</sup>Ar<sub>4</sub>-ad<sup>ki</sup> dans le texte parallèle de Tell Abū Šalābīkh<sup>181</sup>. Les tablettes d'Alalakh mentionnent Arwad sous les graphies Ar-ma(-ad)-dā/de<sub>4</sub><sup>182</sup> et celles d'El-Amarna sous les formes Ar-wa-da<sup>183</sup> ou Eri-wa-da<sup>184</sup>. À la fin du II<sup>e</sup> et au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., les textes cunéiformes utilisent les graphies Ar-ma-da, A-rū-da, A-ru(-ad)-da, avec des variantes<sup>185</sup>. Ils se réfèrent toujours à l'actuelle île syrienne d'Er-Ruwād, située à 2,5 km de la côte, face à Tartous, l'ancienne Antarados, d'où provient l'appellation «île d'Antarados» qui désigne parfois Arwad<sup>186</sup>. La ville fut édiflée sur le plus grand îlot d'une chaîne de récifs qui se prolonge au sud jusqu'à Tripoli. Son périmètre de 1,5 km montre l'exiguïté du site qui obligeait à construire des maisons à plusieurs étages<sup>187</sup>. Le tracé du port, qui a fait l'objet d'une prospection sous-marine<sup>188</sup>, et une section d'un imposant «rempart de mer» d'époque gréco-romaine sont les seuls vestiges architecturaux de l'Antiquité<sup>189</sup>.

Malgré l'exiguïté de l'île, Arwad joua un rôle important depuis le milieu du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. En effet, dès la campagne de Téglat-Phalasar I<sup>er</sup> (1115-1077 av. J.-C.)<sup>190</sup>, les sources cunéiformes impliquent l'existence de dépendances continentales d'Arwad qui lui procuraient les produits agricoles nécessaires à la subsistance de sa population, mais aussi l'espace requis pour l'établissement d'une nécropole. Arwad paie le tribut à Assurnasirpal II (883-859 av. J.-C.)<sup>191</sup> et, en 853, son roi

<sup>178</sup> ANET, p. 279; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 86.

<sup>179</sup> ANET, p. 282-283; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 101.

<sup>180</sup> Par exemple, 1 Macc 15,23; Flavius Josèphe, Ant. Jud. XIV, 323.

<sup>181</sup> G. Pettinato, art.cit. (n. 168), p. 56, col. III,17; p. 58, col. IX,13; p. 65, n° 63; p. 69, n° 197; cf. id., art.cit. (n. 166), p. 108.

<sup>182</sup> Al. T. 146,22; 174,3; 181,12; 198,43.

<sup>183</sup> EA 98,14; 101,13.16; 105,12.16.18.87; 149,59.

<sup>184</sup> EA 104,42.

<sup>185</sup> S. Parpola, op.cit. (n. 125), p. 37; R. Zadok, op.cit. (n. 110), p. 29. Cf. aussi l'ethnique *A-ru-a-di-ia* à Ugarit (PRU VI,79,7.8).

<sup>186</sup> Itinéraire d'Antonin de Plaisance, p. 159,7: *Itineraria et alia geographica* (Corpus Christianorum. Series Latina 175), Turnhout 1965, p. 129.

<sup>187</sup> Strabon, Géographie XVI,2,13.

<sup>188</sup> H. Frost, «Rouad, ses récifs et mouillages. Prospection sous-marine», AAAS 14, 1964, p. 67-74; ead., «The Arwad Plans 1964. A Photogrammetric Survey of Marine Installations», AAAS 16, 1966, p. 13-28.

<sup>189</sup> Cf. R. Savignac, «Une visite à l'île de Rouad», RB 25, 1916, p. 565-592 et pl. I-IV.

<sup>190</sup> ANET, p. 275a; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 71.

<sup>191</sup> ANET, p. 276b.

Mattanbaal envoie 200 soldats à Qarqar pour faire face à Salmanasar III<sup>192</sup>. La réduction des pays vaincus en provinces, sous Téglat-Phalasar III (744-727 av. J.-C.), semble priver Arwad de ses dépendances continentales, incorporées à la province de Şimirra. En 701, Abdile<sup>3</sup>ti, roi d'Arwad, paie le tribut à Sennachérib<sup>193</sup> et son successeur Mattanbaal III est requis de faire exécuter des travaux pour Asarhaddon (680-669 av. J.-C.)<sup>194</sup>. Un „service d'ost“ est ensuite imposé à Yakinlu, dont le fils Azzibaal se voit désigner par Assurbanipal (668-630 av. J.-C.) pour succéder à son père<sup>195</sup>. Un roi d'Arwad, dont le nom n'est pas cité, figure au VI<sup>e</sup> siècle parmi les personnages de la cour de Nabuchodonosor II à Babylone, où l'on employait alors des charpentiers arwadiens et giblites<sup>196</sup>, signe de leur renommée dans le domaine de la menuiserie et des constructions navales. Vers la même époque, Éz 27,8 fait indirectement allusion à la marine puissante d'Arwad qui servira plus tard la cause des Achéménides.

La présence d'Arwad dans la Liste des Peuples n'a besoin d'aucune justification. Sa mention avec Arqa et Siyān, puis avec Şimirra et Hamat, suggère une source d'époque néo-assyrienne, la seule période à laquelle les documents cunéiformes signalent ces villes ensemble.

4.9 Şemarite – Le gentilice *Şemārî* dérive du nom de la ville de Şimirra, en égyptien *Dmr* et en akkadien *Şumur* dans les lettres d'El-Amarna<sup>197</sup>, mais *Şamuru*, puis *Şimirra*, *Şimer(a)* ou *Şimiri* dans les documents assyriens<sup>198</sup>. La prononciation du toponyme au VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. devait se rapprocher de *Şimir*, que l'on retrouve encore dans la Σμυρα de Strabon XVI,2,12. On s'accorde généralement à localiser Şimirra au Tell Kazel, à 28 km au sud de Tartous et à 3,5 km en amont de l'embouchure du Nahr el-Abraş, sur la rive droite<sup>199</sup>. C'est le plus grand tell de la région, occupé continuellement du Bronze Moyen à l'époque hellénistique, comme l'ont montré les sondages et les fouilles<sup>200</sup>.

Située au débouché de la Trouée de Homs, l'unique voie de passage entre la Syrie intérieure et la Méditerranée, Şimirra fut occupée par Thoutmès III lors de sa

<sup>192</sup> Cf. ci-dessus, note 178.

<sup>193</sup> ANET, p. 287; J. Briand – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 119.

<sup>194</sup> ANET, p. 291; J. Briand – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 128.

<sup>195</sup> ANET, p. 294a, 296a, 297a; I. Starr, op.cit. (n. 155), n° 89.

<sup>196</sup> E.F. Weidner, „Jojachin, König von Juda, in babylonischen Keilschrifttexten“, Mélanges syriens R. Dussaud II, Paris 1939, p. 923-935 et pl. I-V (voir p. 929); ANET, p. 308.

<sup>197</sup> On trouvera les nombreuses références dans EA II, p. 1580. Les mentions éventuelles de Şumur dans les textes d'Ebla, proposées par G. Pettinato, art.cit. (n. 166), p. 108 et 109, n. 8, sont très incertaines.

<sup>198</sup> S. Parpola, op.cit. (n. 125), p. 310.

<sup>199</sup> A. Honigmann, „Simyra“, PW IIIA, col. 217; M. Dunand – N. Saliby, „À la recherche de Simyra“, AAAS 7, 1957, p. 3-16; K. Kessler, art.cit. (n. 174), p. 60, n. 50 avec bibliographie; H. Klengel, „Şumar/Simyra und die Eleutheros-Ebene in der Geschichte Syriens“, Klio 66, 1984, p. 5-18. Voir cependant H. Sader, Berytus 38, 1990 (1992), p. 16-22.

<sup>200</sup> M. Dunand – A. Bounni – N. Saliby, „Fouilles de Tell Kazel“, AAAS 14, 1964, p. 3-14; E. Gubel, „Tell Kazel (Şumur/Simyra) à l'époque perse“, Transeuphratène 2, 1990, p. 37-49; L. Badre, „Recent Phoenician Discoveries at Tell Kazel“, Atti del II Congresso internazionale di studi fenici e punici, Roma 1991, p. 627-639; L. Badre – E. Gubel – M. Al-Maqdessi – H. Sader, „Tell Kazel I“, Berytus 38, 1990 (1992), p. 9-124.

sixième campagne en Syrie<sup>201</sup> et son importance est mise en relief par le nombre élevé des mentions de *Šumur* dans la correspondance amarnienne<sup>202</sup>. Téglat-Phalasar I<sup>er</sup> descendit en bateau d'Arwad à *Šimirra* (*Šamuru*)<sup>203</sup>, distante d'environ 18 km, et Téglat-Phalasar III l'annexa à l'Empire assyrien<sup>204</sup>, dont elle devint une capitale provinciale. Deux de ses gouverneurs, Iddin-aḥḥē et Mannu-ki-aḥḥē, remplirent au VII<sup>e</sup> siècle la charge d'éponyme et c'est probablement à cette époque que remontent les informations de l'auteur de la Liste des Peuples concernant Arqa, Siyān, Arwad et *Šimirra*.

4.10 Hamatite – La ville de Hamat (*Hamat*) sur l'Oronte, l'actuelle Hama, est déjà citée dans les textes économiques et administratifs d'Ebla sous les graphies <sup>3</sup>À-ma-tū<sup>ki</sup> et <sup>3</sup>À-ma-at<sup>ki</sup><sup>205</sup>. Bien que les fouilles de 1932-1938 attestent une occupation continue du tell de l'actuelle citadelle depuis le néolithique jusqu'à l'époque islamique<sup>206</sup>, la ville n'est probablement plus mentionnée dans les textes proche-orientaux avant le début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., quand Hamat apparaît comme l'État principal de la Syrie centrale<sup>207</sup>. Il y joua un rôle de premier plan jusqu'à la conquête assyrienne et la répression de sa révolte par Sargon II, en 720 av. J.-C., quand les Hamatites vaincus furent incorporés à l'armée assyrienne et 6.300 Assyriens félons déportés à Hamat<sup>208</sup>. Comme Hamat n'apparaît pas plus tard comme siège d'un gouverneur provincial, il est vraisemblable que son importance diminua après 720, mais la ville demeura le chef-lieu d'un district (*nagiu*) à l'époque assyrienne<sup>209</sup>. La Chronique babylonienne fait état d'une „province de Hamat“, *piḥat* kur *Ḥa-ma-at[ū]*, en 605 av. J.-C.<sup>210</sup>, et la Chronique dite de Nabonide mentionne la ville en 554<sup>211</sup>. Mentionnée dans la Liste des Peuples après *Šimirra*, Hamat complète la liste des 28 descendants de Cham; son choix, dans ce contexte, se comprend le mieux, si la source de l'auteur remontait au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à l'époque de l'Empire néo-assyrien.

<sup>201</sup> ANET, p. 239a. Cf. A. Alt, op. cit. (n. 169), p. 125-132.

<sup>202</sup> Cf. ci-dessus, n. 197.

<sup>203</sup> ANET, p. 275a; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 71.

<sup>204</sup> ANET, p. 282b, 283b; J. Briend – M.-J. Seux, op.cit. (n. 4), p. 101.

<sup>205</sup> G. Pettinato, art.cit. (n. 168), p. 54, n<sup>os</sup> 63 et 72; id., art.cit. (n. 166), p. 109. Cf. MEE 1, Napoli 1979, index à la p. 276a; MEE 2, Napoli 1980, index à la p. 358b. G. Pettinato adopte la transcription *É-ma-tū<sup>ki</sup>/É-ma-at<sup>ki</sup>*.

<sup>206</sup> Hama I-IV, København 1948-90.

<sup>207</sup> J.D. Hawkins, „Hamath“, RLA IV, Berlin – New York 1972-75, p. 67-70; id., CAH III/1, Cambridge 1982<sup>2</sup>, p. 372-441 (passim). Voir aussi M. Noth, Aufsätze zur biblischen Landes- und Altertumskunde II, Neukirchen-Vluyn 1971, p. 148-160.

<sup>208</sup> J. Nougayrol dans A. Finet, „Le trône et la rue en Mésopotamie“, La voix de l'opposition en Mésopotamie, Bruxelles 1973, p. 2-27 (voir p. 12-13, n. 48).

<sup>209</sup> S. Parpola, The Correspondence of Sargon II, Part I: Letters from Assyria and the West (State Archives of Assyria I), Helsinki 1987, n<sup>os</sup> 173,5-6; 174,6-7.

<sup>210</sup> D.J. Wiseman, Chronicles of Chaldaean Kings (626-556 B.C.) in the British Museum, London 1956, p. 68, ligne 6.

<sup>211</sup> S. Smith, Babylonian Historical Texts, London 1924, p. 111, col. I, 9. Cf. ANET, p. 305b. En revanche, il ne semble pas que kur *Am-mat* des tablettes de Nérab (n<sup>os</sup> 8,9,12,14,16) soit Hamat; cf. I. Eph'al, „The Western Minorities in Babylonia in the 6th-5th Centuries B.C.: Maintenance and Cohesion“, Or NS 47, 1978, p. 74-90 (voir p. 85).

En somme, la Liste des Peuples regroupe sous le chef de „Chamites“ des populations de l'Afrique de Nord-Est, du versant occidental de la Péninsule Arabique, de la Syrie-Palestine et, par le biais des relations entretenues par l'Égypte, de l'île de Crète, d'Anatolie et de Transcaucasie. Les informations de l'auteur paraissent dater de l'époque de la dynastie „éthiopienne“ en Égypte et de l'Empire des Sargonides; elles remontent probablement au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce qui confirme les conclusions de l'analyse des noms „japhétites“. Les connaissances que cette liste révèle sont étendues et, semble-t-il, correctes, même en ce qui regarde la Nubie. Ses limites ont toutefois amené l'auteur à y introduire le nom d'un souverain kûshite, Sabteka, afin de rester fidèle à son schéma numérique. En revanche, la vocalisation massorétique des noms ne repose pas sur une tradition qui remonterait à l'époque de la composition de la liste.

*Sommaire (abstract):*

La liste des Chamites en Gen 10,6-20 et 1 Chr 1,8-16 contenait à l'origine 4 noms de fils de Cham, 7 noms de descendants de Kûsh, 7 noms de descendants de Mişrayim et 10 noms de fils de Canaan, dont 5 ethniques de la Palestine „préisraélite“ et 5 ethniques du Nord-Ouest de la Syro-Phénicie. Le choix de ces 28 noms se justifie historiquement et paraît correct, bien que Sabteka soit un pharaon, et pas une peuplade ou une ville, et que les Kasluhim, – si ce sont des Colchidiens, – ne puissent passer pour des descendants de Mişrayim que dans le cadre de la „légende de Sésostri“. Les informations de l'auteur de cette liste semblent dater, dans leur ensemble, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

*Adresse de l'auteur:*

*Prof. Dr É. Lipiński, Ad. Lacomblélaan 50/11, B-1040 Bruxelles, Belgique*